title :

creator :

copyeditor : Charlotte Dias (Stylage sémantique)

publisher : Sorbonne Université, LABEX OBVIL

issued : 2018

idno : http://obvil.paris-sorbonne.fr/corpus/moliere/critique//

source :

created :

language : fre

# Les Précieuses ridicules et Les Femmes savantes[[1]](#footnote-1).

$V$ 1659-1672. — Molière qui, en 1659, avait attaqué les *Précieuses ridicules*, prit à partie, en 1672, les *Femmes savantes*, des précieuses ridicules aussi, moins le jargon ; dans l’intervalle, les *Fâcheux, L’École des Femmes,* *La* *Critique de l’École des Femmes*, la *Comtesse d’Escarbagnas*, lui permirent d’ajouter de nouveaux traits à leur peinture et de leur porter de nouveaux coups.

Qu’était-ce que les précieuses ? Molière a bien soin de distinguer « les véritables, » comme il les appelle, des « ridicules qui les imitent mal ; » il respecte les premières, qu’il range parmi les « plus excellentes $VI$ choses..., sujettes à être imitées par de mauvais singes, » et réclame pour la comédie « ces vicieuses imitations de ce qu’il y a de plus parfait. » — Les unes sont les Précieuses bourgeoises, de Paris ou de la province ; les autres sont les Précieuses de la Cour ; celles-ci enrichissent la langue selon leurs besoins, sans y penser ; celles-là y introduisent de force, selon leur caprice, des locutions et des mots de leur façon : Molière raille leur jargon, leur prétention à la science ; il leur inflige sur la scène le plus cruel des châtiments, le ridicule, et il est applaudi précisément par ces femmes distinguées qu’elles se piquent, sottement d’imiter et dont il est le plus fervent adepte, si l’on en juge par le soin qu’il prend de traduire leurs idées, d’adopter et de propager leur langage, riche d’expressions heureusement nouvelles.

La distinction faite par Molière, dans sa préface, et confirmée par toutes ses œuvres, sans exception, nous la ferons dans cette étude, en insistant sur les différences que nous venons de noter, entre les véritables Précieuses ou Précieuses de Cour, et leurs ridicules imitatrices de la bourgeoisie.

## I. Vraies et fausses *Précieuses* *:* précieuses de cour et précieuses bourgeoises ; — *Femmes savantes*.

Un écrivain satirique, l’auteur du *Roman Bourgeois*, ennemi déclaré du faux bel-esprit, Furetière, nous donnera, dans une définition non suspecte, le meilleur commentaire des deux lignes de Molière : « Précieuse, dit-il, est une épithète qu’on a donnée ci-devant à des filles de grand mérite et de grande vertu, $VII$ qui savaient bien le inonde et la langue : mais parce que d’autres ont affecté et outré leurs manières, cela a descrié le mot, et on les a appelées « fausses Précieuses » ou Précieuses ridicules, « dont Molière a fait une comédie, et de Pure un roman. »

Un autre écrivain, non moins satirique ni moins ennemi que Furetière de la pédanterie et du convenu dans le langage et les manières, Ch. Sorel, nous offre aussi sur les Précieuses un jugement sans prévention ni parti pris : c’est dans son traité *de la Connaissance des Livres* ; il se refuse à voir dans les Précieuses, « un nouvel ordre de femmes et de filles qui fissent plus les capables que les autres en leurs discours et en leurs manières d’agir ; » il veut bien reconnaître que certains termes, « pleins d’emphase et de périphrases, » admis dans le *Dictionnaire du langage des Précieuses* sont ridicules ; mais aussi, « s’il y a là quelques mots dont se servent de certaines personnes, les autres ont été inventés à leur imitation. »

On a donc connu, sous le nom de Précieuses, des femmes qui n’étaient pas ridicules ; parmi elles s’étaient glissées d’autres femmes qui, par leur affectation de bel-esprit, par la recherche de leur langage, par leur dédain exagéré et menteur de la vie matérielle, avaient mérité d’être raillées. Tout leur fait n’était que vanité ; et d’autres, avant Molière, avaient déjà, sans les chercher, comme lui, parmi des pecques de province, bafoué leur coquetterie et leur savoir pédantesque.

Le nom de Précieuse venait à peine d’être inventé, car il remonte seulement « aux premiers beaux jours que la paix nous a donnés » après la Fronde, que l’abbé de Pure, récemment arrivé de Lyon à Paris, et frappé d’y trouver des mœurs et un langage inconnus $VIII$ jusque-là pour lui, entreprit, presque en même temps, une comédie et un roman sur les Précieuses ; la comédie,

En langue toscane fort pure,

fut jouée par la troupe italienne de Scaramouche pendant que Molière était dans le Midi ; le roman était composé de quatre volumes, dont le premier fut publié en 1656.

La comédie, qui peut-être n’était, à quelques morceaux près, qu’un canevas sur lequel les acteurs, brodaient à l’improviste, ne paraît pas avoir été imprimée ; si Molière l’a connue, ce ne peut donc être que par ses conversations avec les Italiens, à qui il emprunta les sujets de ses premières pièces. Toutefois il ne suivit celle-ci que de très loin quant à l’intrigue, ainsi qu’en témoigne Somaize, et ne put évidemment l’imiter dans le langage, qui donne à la pièce son caractère, puisque l’abbé de Pure avait écrit en italien.

Chez l’un comme chez l’autre, il s’agit de deux personnages qui prennent la place d’amants plus dignes auprès de deux Précieuses, — de leur propre mouvement dans la farce italienne, par ordre de leurs maîtres dans la comédie de Molière : déguisement dont Scarron avait déjà donné l’exemple dans *Jodelet ou le Maître valet[[2]](#footnote-2)*.

Le roman, au moins dans sa première partie, mérite qu’on s’y arrête. Dès le début, l’auteur nous introduit dans un monde alors nouveau, mais qui commençait à provoquer l’attention par son langage $IX$ prétentieux et ses manières affectées : combien on y était loin déjà de ces cercles choisis où l’on était honnête sans pruderie, où l’on savait bien parler et bien écrire sans affectation, où toute vanité aurait été déplacée, ceux qui les formaient étant sans effort, par le droit de la naissance ou du talent, au-dessus de tous les autres !

L’abbé de Pure entre brusquement en matière par une conversation entre Philonime, un homme du monde qui sait, à l’occasion, tourner un couplet, et Agathonte, une femme bel-esprit pour qui il a rimé quelques vers. Sans s’occuper du sentiment qu’ils expriment, Agathonte en fait la critique, et appuie sa sévérité de l’opinion d’Eulalie, et de quelques-unes de ses amies, Melanire, Aracie, Sophronisbe et autres, à qui il demande à être représenté : ce sont des Prétieuses.

« A ce mot, le pauvre Philonime fut surpris et demeura comme interdit… Agathonte, jugeant bien la cause de son embarras, l’en voulut tirer officieusement et luy dit : « Cher Philonime, ce mot qui vous estonne,… est un mot du temps, c’est un mot à la mode, qui a cours aujourd’hui comme autrefois celui de *Prude*, et, depuis, de *Feuillantine*. Ainsi aujourd’hui on appelle les Pretieuses certaines personnes du beau sexe qui ont sceu se tirer du prix commun des autres, et qui ont acquis une espece et un rang tout particulier. — Font-elles corps parmy elles, demanda Philonime ? S’assemblent-elles en lieux et temps réglé ? Ont-elles d’employ et d’objet fixe ? et si j’ose pousser plus avant ma curiosité, ont-elles du mérité, et me faites-vous une histoire ou un conte ?… — Je ne veux pas vous laisser aller plus loin, dit Agathonte… Demain… je vous menerai chez Caliste… Je m’engage à vous faire voir des personnes qui disent d’aussi bonnes choses qu’on en puisse entendre et d’une sorte que vous n’avez pas encore entendue… Je ne veux que votre esprit et votre jugement pour remarquer l’air dont les choses sont dites, la vivacité des réparties, le feu de leurs imaginations et la pureté de leurs idées. »

$X$ Arrivent alors Sophronisbe et Mélanire ; elles viennent de chez Véturie, d’où elles ont été chassées par la pauvreté de la conversation et l’ennui d’entendre un méchant sonnet et de mauvaises stances. Agathonte veut avoir leur avis sur un couplet de Philonime ; elles évitent de se prononcer à l’improviste ; Philonime les quitte alors, et elles donnent aussitôt carrière à leur humeur critique contre tous les faiseurs de vers. La discussion s’échauffe et dévie bientôt ; Mélanire est furieuse, et se vengera d’Agathonte.

C’est chez Aracie qu’eut lieu le débat ; Agathonte et Philonime s’y rendirent ; ils la « trouvèrent très préparée à recevoir compagnie ; car c’estoit son jour. Je dis que c’estoit son jour, parce que l’on observe maintenant, pour la commodité du public, cette maniéré de rendez-vous. » Nous n’analyserons pas la longue conférence qui se tint chez Aracie. Le débat clos, Philonime « s’en alla faire visite à Gename (c’est-à-dire Ménage), qu’il rencontra par bonne fortune avec le docte Parthenoïde, » c’est-à-dire Chapelain, auteur de la *Pucelle*, — en grec *Parthénos*. Il leur dit ce qu’il avait vu chez Aracie ; « la manière dont les unes et les autres, qui se piquent d’esprit et de lumière, débitent leurs sentiments et traittent leurs mystères dans leurs ruelles ; comme il avoit esté contraint d’escouter sans mot dire le galimatias d’Eulalie, les ridicules preuves et l’importune et medisante harangue de Melanire, les faiblesses d’Aracie, et enfin la fausse prudence de Sophronisbe, qui, faisant semblant de modérer les esprits et retenir les plus emportez, aigrissoit au lieu d’adoucir, et estoit plus malicieuse que charitable. »

Ménage s’étonne de son étonnement, et, pour faire connaître à Philonime ce monde qu’il ignore, $XI$ lui explique « certains termes importants qui servent de notion à tout le mystère » des ruelles : ces termes sont ceux de prude, de coquette, d’esprit fort, et enfin de précieuse ; ce dernier seul nous intéresse :

« Pour la Pretieuse, c’est un animal d’une espece autant bizarre qu’inconnue. Les naturalistes n’en disent rien. La Pretieuse fut introduite à peu près en vogue la même année qu’on eut déclaré permis de prendre la macreuse pour poisson, et en manger tout le caresme. On fut surpris à l’abord d’une chose de si belle apparence, et on la receut avec toute l’estime que notre nation a pour toutes les choses nouvelles. Chacun tâcha de s’en fournir ou du moins d’en voir.

La Pretieuse n’est point la fille de son pere ny de sa mere… elle n’est pas non plus l’ouvrage de la nature sensible et matérielle ; elle est un extrait de l’esprit, un précis de la raison. Voilà ce que je pense à peu près de leur origine, quoiqu’on en ait fait courir mille autres contes, comme celuy de deux grandes voyageuses, qui s’appellent Vanité et Coquetterie, qu’on disoit avoir emmené en France cette mode de Pretieuses…

Parmy les Pretieuses, il est impossible de sçavoir comment le débit s’en est fait, et comment la chose s’est rendue si commune… Il n’est plus de femme qui n’affecte d’avoir une Pretieuse, ou pour se mettre en réputation d’esprit ou pour avoir droict de censurer autruy. »

*Gename*-Ménage complète ce portrait en donnant lecture d’une lettre écrite à *Niassar-Sarasin*, peu de temps avant la mort de celui-ci, qui se trouvait alors en Languedoc, auprès du prince de Conty, dont il était secrétaire :

« Vous n’avez, possible, pas entendu parler en vos quartiers de la Pretieuse… Ce n’est point un simple ouvrage de la Nature ou de l’Art ; c’est un effort de l’un et de l’autre… Les premiers beaux jours que la paix nous a donnez ont fait cette production, et en ont embelli leur sérénité et enrichi nos conversations. Ces astres qui brillent sur la terre ont deux sortes $XII$ de ciel, que la nouvelle philosophie a appelle *Alcove* ou *Ruelle*. L’un et l’autre ne composent qu’une sphere, et sont dans un mesme cercle que l’on appelle la *Conversation…* Il y souffle un vent qu’on appelle du *Déguisement*, qui rend les unes semblables aux autres… Mélanire n’est point différente d’Aracie, comme Mandane peut l’estre de Cyaxare ou Cléopâtre de Julie... »

Ménage trace ensuite le portrait des diverses espèces de précieuses : les beautés, beautés fières, beautés sévères, beautés journalières, beautés changeantes, beautés *d’encore*, beautés de *plus ou moins*, de consolation, d’espoir...

« La différence de ces beautés et de celles du commun est une chose assez particulière… C’est que l’ordinaire des belles dames est de prester l’oreille à ceux qui les traittent de belles, mais la modestie défend à leur langue d’en dire le moindre mot.… La Pretieuse doit sçavoir en douze façons pour le moins dire qu’elle est belle, sans qu’on puisse imputer à orgueil ce qu’elle peut dire de soy-même...

L’objet principal et qui occupe tous leurs soins, c’est la recherche des bons mots et des expressions extraordinaires ; c’est à juger des beaux discours et des beaux ouvrages, pour conserver dans l’Empire des conversations un juste tempérament entre le style rampant et le pompeux. Elles se donnent encore charitablement la peine de censurer les mauvais vers et de corriger les passables : de travailler les dons de l’esprit et les mettre si bien en œuvre, qu’ils puissent arrêter les sens, élever le commerce de leurs plaisirs, et les rendre aussi spirituels que sensibles.

On dit qu’il y a une espece de religion parmy elles, et qu’elles font quelque sorte de vœux solennels et inviolables, et qu’elles jurent, en pleine conversation, de garder toute leur vie… Le premier est de subtilité dans les pensées ; le second est de méthode ; le troisième est celuy de la pureté du style. Pour avoir quelque chose de commun avec les plus parfaites sociétés, elles en font un quatrième, qui est la guerre $XIII$ immortelle contre le Pédant et le Provincial, qui sont leurs deux ennemis irréconciliables. Mais pour enchérir encore par-dessus celle derniere pratique, elles en font un cinquième, qui est celuy de l’extirpation des mauvais mots. »

Il est à noter, et le lecteur l’a remarqué déjà, que ces définitions de la Précieuse, — beauté prétentieuse et coquette, — sont données par Ménage à Philonime, en présence de Chapelain, et qu’elles font l’objet d’une lettre adressée à Sarasin. Tous sont gens admis à la Cour ; tous ont eu leurs entrées dans la Chambre bleue de l’hôtel de Rambouillet, au temps de sa splendeur, avant le mariage de Julie, avant la mort de son frère et de son père, avant la mort de Voiture, qui était « l’âme du rond » ; tous sont, quant à présent, les amis et les admirateurs de Mlle de Scudéry : n’est-il pas très frappant de voir qu’ils ne mettent les Précieuses ni à la Cour, ni dans les cercles qu’ils fréquentent, et, qu’après ces pages satiriques de l’abbé de Pure, on trouve précisément l’éloge de Mlle de Scudéry, comme si l’auteur tenait à laisser en dehors des ridicules précieuses dont il parle, elle et les familiers de ses samedis ?

Les Précieuses de l’abbé de Pure appartiennent à un monde indéterminé ; mais par les noms des hommes qui s’en moquent, par les exceptions qu’ils font, on peut hardiment conclure que ce ne sont ni les femmes de la Cour, ni celles de l’hôtel Rambouillet, alors à peu près fermé, ni celles des samedis de Mlle de Scudéry, qui sont en jeu, mais des bourgeoises qui veulent singer la Cour, et se moquent des provinciales qui veulent singer Paris, comme la Cour se moque d’elles-mêmes.

Dans le Recueil des Lettres de Balzac à Chapelain, $XIV$ on trouve, sous la date du dernier septembre 1638, une Lettre, où il prévient toute attaque contre l’hôtel de Rambouillet, et où, par son antipathie déclarée contre les « femmes savantes, » il fait bien connaître les sentiments de la Cour et de la Société d’Arthénice à leur égard. Nous croyons devoir la citer ici, malgré sa longueur, parce qu’elle est un excellent commentaire de la comédie de Molière :

« Monsieur, c’est à mon gré une belle chose que ce sénat féminin qui s’assemble tous les mercredis chez Madame… — Il y a longtemps que je me suis déclaré contre cette pedanterie de l’autre sexe, et que j’ay dit que je souffrirois plus volontiers une femme qui a de la barbe que la femme savante… Tout de bon, si j’estois modérateur de la police, j’envoyerois filer toutes les femmes qui veulent faire des livres ; qui se travestissent par l’esprit ; qui ont rompu leur rang dans le monde. Il y en a qui jugent aussi hardiment de nos vers et de nostre prose, que de leurs point de Gennes et de leurs dentelles… On ne parle jamais du *Cid* qu’elles ne parlent de l’unité du sujet, de la reigle des vingt-quatre heures. O sage Arthenice ! que vostre bon sens et vostre modestie valent bien mieux q.ie tous les argumens et toutes les figures qui se débitent chez Madame la… »

Voici qui confirmera encore plus complètement ce que nous venons de dire du milieu bourgeois où se meuvent les Précieuses, — les Précieuses dont on commence à se moquer. Lorsque Mlle de Montpensier mit en vogue les portraits, qui succédèrent à la mode des triolets, des rondeaux et des bouts-rimés, et qui précédèrent celle des maximes, — car les *Maximes* de La Rochefoucauld sont nées d’un engouement de ce genre, — le recueil qu’elle en fit publier admit un portrait de ces Précieuses dont on parlait tant depuis le roman et la comédie de l’abbé $XV$ de Pure. L’auteur a, dit-il, le droit de les censurer, car elles sont « le sujet ordinaire de la raillerie de ceux qui ont l’autorité d’en faire impunément de qui il leur plaît ; » le blâmera-t-on de ses attaques ? non ; tout au plus on dira que « le torrent l’emporte, » et qu’il est « du monde et de la cour : » or, « pour la cour, elles y vont rarement, parce qu’elles n’y sont pas les bien venues. »

Mal vues à la Cour, les Précieuses de profession se trouvaient exclues, on le voit, d’un, monde nombreux, puissant, éclairé, dont les goûts, les manières, le langage, pouvaient seuls s’imposer avec autorité.

Molière est donc d’accord avec ceux qui ont écrit avant lui sur les Précieuses lorsqu’il fait de Cathos et de Madelon deux provinciales, comme lorsqu’il met Philaminte, Bélise, Armande et leur entourage en hostilité déclarée avec la Cour.

Qu’on lise tous les écrivains du temps qui ont parlé des réunions de Mlle de Montpensier, de l’hôtel de Longueville, de l’hôtel de Rambouillet, des hôtels de Clermont, de la Trémouille, et de l’appartement même de Mlle de Scudéry, 0n se rendaient avec tant de plaisir, mêlés familièrement aux gens de lettres, les personnages de la Cour, hommes et femmes, les plus qualifiés ; qu’y voit-on ? un goût très vif pour les choses de l’esprit, sous toutes les formes : depuis la tragédie et la comédie, jusqu’au triolet et au rondeau ; depuis les traités sérieux de Balzac, jusqu’aux lettres badines de Voiture. Mais là, si l’on jouit de distractions élevées, de plaisirs délicats, on fuit avec horreur tout ce qui sent le pédantisme et la pruderie : les occupations de l’esprit ne s’y présentent que comme des jeux, sans autre affectation, s’il s’en $XVI$ trouve, que celle de la galanterie, qui leur servait de passeport auprès des femmes, et qui s’imposait dans un temps et dans un pays où une société encore assez grossière, mais désireuse de s’affiner, demandait des modèles à l’Espagne et à l’Italie.

Nous avons dit ce qui faisait l’entretien préféré de ces ruelles privilégiées : les romans et les comédies du temps, souvent cités dans nos noies, nous l’ont appris. Les Précieuses bourgeoises, de Paris ou de la province, n’y eurent jamais accès, ou très rarement, et n’y portèrent jamais leur langage ni leurs manières, pas plus qu’elles n’y purent prendre des leçons de simplicité et de bon goût. Mais il est quelque chose de plus décisif que les récits et les tableaux dus aux écrivains du temps : ce sont les preuves encore vivantes que nous en avons, je veux dire les lettres et les autres écrits des habitués de ces cercles de Cour ; nous avons lu et relu Balzac, Voilure, Sarasin, Godeau, Montreuil, les recueils de Sorel, de Seivy, de Mme de la Suze, des milliers de lettres manuscrites ou imprimées : nous n’y avons jamais rien Irouvé, personne jamais n’y trouvera une langue semblable au sot langage de Cathos et de Madelon, et n’y verra changé en travail pénible et prétentieux des amusements fins et délicats.

Mlle de Scudéry a laissé des pages charmantes où elle trace les portraits, bien différents, de deux femmes dont l’une serait la véritable Précieuse, dont l’autre ne serait, aux yeux de Molière, qu’une *Précieuse ridicule* ou une *femme savante* : qu’on nous permette de les opposer l’une à l’autre ; on y gagnera en môme temps de pouvoir apprécier le style si simple, si purement français de Mlle de Scudéry :

$XVII$ « Sapho… s’est donné la peine de s’instruire de tout ce qui est digne de curiosité. Elle sçait de plus jouer de la lyre et chanter ; elle dance aussi de fort bonne grâce, et elle a mesme voulu sçavoir faire tous les ouvrages où les femmes qui n’ont pas l’esprit aussi eslevé qu’elle s’occupent quelquefois pour se divertir. Mais ce qu’il y a d’admirable, c’est que celle personne qui sçait tant de choses différentes, les sçait sans faire la savante, sans en avoir aucun orgueil, et sans mespriser celles qui ne les sçavent pas. En effet, sa conversation est si naturelle, si aisée et si galante, qu’on ne luy entend jamais dire, en une conversation generale, que des choses qu’on peut croire qu’une personne de grand esprit pourroit dire sans avoir appris tout ce qu’elle sçait… Elle songe tellement à rester dans la bienseance de son sexe, qu’elle ne parle presque jamais que de ce que (dont) les dames doivent parler : et il faut être de ses amis très particuliers pour qu’elle advoue seulement qu’elle ait appris quelque chose… Elle parle si également bien des choses se-rieuses et des choses galantes et enjouées, qu’on ne peut comprendre qu’une même personne puisse avoir des talents si opposez...

Les plus grands hommes du monde demandoient do ses vers avec empressement... ; elle en faisoit un si grand mystere, elle les donnoit si difficilement, et elle tesmoignoit les estimer si peu, que cela augmentoit encore sa gloire… »

Malgré sa modestie, Sapho avait des ennemis : c’étaient « ces jeunes gens guays et estourdis qui se vantent de ne sçavoir pas lire, et qui font vanité d’une sorte d’ignorance guerriere ; » c’étaient « ces femmes qui pensent qu’elles ne doivent rien sçavoir sinon qu’elles sont belles, et qu’elles ne doivent jamais rien apprendre qu’à se bien coiffer ; » c’était « une autre espece de femmes qui, pensant que la vertu scrupuleuse vouloit qu’une dame ne sceut rien faire autre chose qu’estre femme de son mari, mère de ses enfans et maîtresse de sa famille et de ses esclaves, trouvoient que Sapho et ses amies… s’amusoient à parler de $XVIII$ trop de choses qui n’étoient pas d’une nécessité absolue ; » c’étaient aussi « quelques-uns de ces hommes qui ne regardent les femmes que comme les premières esclaves de leurs maisons, qui deffendoient à leurs filles de lire d’autres livres que ceux qui leur servoient à prier les Dieux. »

D’autres enfin, trompés par de faux bruits, croyaient Sapho et ses amies uniquement occupées de faire montre de leur savoir : erreur qui s’expliquera, si l’on veut bien lire le portrait suivant de Damophile, la femme savante :

« Il y a une femme à Mytilene qui, ayant veu Sapho dans le commencement de sa vie,… se mit en fantaisie de l’imiter : et elle creut l’avoir si bien imitée que, changeant de maison, elle prétendit estre la Sapho de son quartier... Je ne crois pas qu’il y ait jamais rien eu de si opposé que ces deux personnes. Encore que Sapho sçache presque tout ce qu’on peut sçavoir, elle ne fait pourtant point la sçavante, et sa conversation est naturelle, galante et commode. Mais pour celle de cette Dame, qui s’appelle Damophile, il n’en est pas de mesme ;… elle fit tout ce que l’autre ne faisoit pas. Premièrement, elle avoit toujours cinq ou six maistres, dont le moins sçavant luy enseignoit, je pense, l’astrologie ; elle escrivoit continuellement à des hommes qui faisoient profession de science ; elle ne pouvoit se résoudre à parler à des gens qui ne sceussent rien ; on vovoit tousjours sur sa table quinze ou vingt livres dont elle tenoit toujours quelqu’un quand on arrivoit dans sa chambre et qu’elle y estoit seule : et je suis assuré qu’on pouvoit dire sans mensonge qu’on voyoit plus -de livres dans son cabinet qu’elle n’en avoit leu, et qu’on en voyoit bien moins chez Sapho qu’elle n’en lisoit. De plus, Damophile ne disoit que de grands mots, qu’elle pronon-çoit d’un ton grave et imperieux, quoi qu’elle ne dist que de petites choses ; et Sapho au contraire ne se servoit que de paroles ordinaires, pour en dire d’admirables. Au reste, Damophile ne croyant pas que le sçavoir peust compatir avec les affaires de sa famille, ne se mesloit d’aucuns soins domestiques : mais pour Sapho, elle se donnoit la peine de s’informer de tout ce qui $XIX$ estoit nécessaire pour sçavoir commander à propos, jusqu’aux moindres choses. »

N’est-ce pas à ces derniers traits qu’on reconnaît la *femme savante*, et Damophile diffère-t-elle de Philaminte ? Mais voici où elle rappelle Cathos et Madelon, les Précieuses :

« De plus, Damophile non seulement parle en stile de livres, mais elle parle même toujours de livres, et ne fait non plus de difficulté de citer les Autheurs les plus inconnus, en une conversation ordinaire, que si elle enseignoit publiquement dans quelque academie célébré...

Ce qui rend encore Damophile fort ennuyeuse, est qu’elle cherche mesme avec un soin estrange à faire connoistre tout ce qu’elle sçait et tout ce qu’elle croit sçavoir, dès la premiere fois qu’on la voit : et il y a enfin tant de choses factieuses, incommodes et desagreables en Damophile, qu’on peut assurer que, comme il n’y a rien de plus aimable ny de plus charmant qu’une femme qui s’est donné la peine d’orner son esprit de mille agreables connoissances quand elle en sçait bien user, il n’y a rien aussi de si ridicule ny de si ennuyeux qu’une femme sottement sçavante. »

Dirions-nous aujourd’hui mieux, ou autre chose ? Mme de Scudéry et Molière ne sont-ils pas d’accord pour toucher du doigt le ridicule d’un savoir affecté ? — Après avoir donné séparément le portrait de Sapho et celui de Damophile, nous les trouvons en présence dans un concert :

« Comme Damophile n’alloit jamais sans qu’elle eust avec elle deux ou trois de ces demy-sçavants qui font plus les habiles que ceux qui le sont effectivement, Sapho se trouva terriblement embarrassée : car elle ne craignoit rien davantage que ces sortes de gens...

Cependant, comme parmy ces hommes qui estoient auprès de Dtiniophile, il y en avait un qui parloit effectivement assez bien des choses qu’il sçavoit, il se mit à parler de l’harmonie, et $XX$ ensuite de la nature de l’amour, avec beaucoup d’éloquence… Ce qu’il y eut d’admirable fut de voir la différence de Sapho et de Damophile : car la derniere ne cessoit d’interrompre celuy qui parloit, ou pour luy faire des objections embrouillées, ou pour luy dire de nouvelles raisons qu’elle n’entendoit point et qui ne pouvoient estre entendues. Elle ne laissoit pourtant pas de dire toutes ces choses d’un ton suffisant, et avec un air de visage qui faisoit voir la satisfaction qu’elle avoit d’elle, quoyque l’on con-nust clairement que, la moitié du temps, elle n’entendoit point du tout ce qu’elle disoit. Pour Sapho, elle ne parloit que lorsque la bienseance vouloit absolument qu’elle respondist à ce que cet homme luy demandoit ; mais quov qu’elle dist toujours qu’elle n’entendoit rien aux choses dont il parloit, elle le disoit comme une personne qui les entendoit mieux que celuy qui se mesloit de les vouloir enseigner : et toute sa modestie, tout son chagrin ne pouvoient empescher qu’on ne connust, malgré la simplicité de ses paroles, qu’elle sçavoit tout et que Damophile ne sçavoit rien. »

Molière aime les oppositions, et, par les contrastes, se plait à faire ressortir les nuances des caractères, à en accentuer les reliefs ; il nous a donné Cathos et Madelon, Philaminte, Belise et Armande : mais où est la femme sachant ce qu’il faut, et ne sachant que ce qu’il faut, le réservant pour soi, mais sachant au besoin le montrer avec une modeste timidité ? Il nous présente Damophile, mais où est Sapho ? Après avoir lu les citations, peut-être déjà un peu longues, que nous avons cru devoir introduire ici, comment ne pas regretter qu’il n’ait pas mis en action le portrait de la femme telle que nous aimerions qu’il la comprit ? Ce n’est certes pas Agnès, niaise et ignorante, qu’il préférait ; mais est-ce Leonor de *L’École des maris* ? Est-ce Henriette ? Nous nous refusons à croire que, dans les relations de sa vie journalière, il ne mit aucune femme au-dessus de Léonor ou d’Henriette, pas même $XXI$ la Sapho du *Grand Cyrus*, si jamais il la rencontra, — -et il dut la rencontrer, ne fût-ce que chez Mme de Rambouillet, lorsqu’il y vint donner « en visite », le  mars 1664, une représentation de *L’École des maris* et de *L’Impromptu de Versailles*. Mlle de Scudéry pouvait y être à côté de la Marquise, à côté de Mme de Sévigné, de Mme de La Fayette, de Mme de La Suze, de Mme de Scudéry sa belle-sœur, de la princesse de Guémené, et d’autres encore, dont l’esprit orné sans pédanterie savait applaudir à la satire d’une science prétentieuse : femmes dont l’esprit ne gâtait pas les mœurs, dont le savoir discret donnait et donne encore plus de charme à leur style, dans les écrits qui nous restent d’elles.

Après les citations si longues que nous avons déjà faites du *Cyrus*, nous n’osons transcrire encore ici d’autres passages qui suivent ; nous en avons donné quelques-uns dans nos notes ; mais ils ne suffisent pas peut-être, et il faudra les lire dans le roman, si l’on veut bien se rendre compte du sentiment de répulsion qu’inspirait à la cour, à l’hôtel de Rambouillet et chez Mlle de Scudéry, toutes ces femmes dont Molière a eu si grandement raison de *se* moquer. Nous regrettons de ne pouvoir reproduire ici la boutade de Sapho contre le bel-esprit, la sortie de Phylire, qui verrait « avec moins d’inconvénient que la plus grande partie des femmes fussent ignorantes que d’estre sçavantes », enfin le jugement de Sapho elle-même sur la question, encore aujourd’hui pendante, de l’éducation des femmes : on trouvera les idées si justes, si sensées de Mlle de Scudéry à la fin de notre Introduction.

Mais il est encore quelques lignes qui rappellent de $XXII$ trop près Trissotin et sa comète pour que nous n’aidions pas à faire un rapprochement qui se présente à l’esprit :

« Nous nous retirasmes, sans avoir pris garde que, durant que nous parlions, la lune s’estoit eclipsée ; mais, en nous retirant, nous trouvasmes Themistogène avec cinq ou six sçavans en astrologie qu’il alloit mener chez Damophile, afin de raisonner en sa presence sur l’eclipse qu’on vovoit : et en effet, nous sceusmes qu’ils avoient presque passé toute la nuit chez elle à parler de l’interposition de la terre entre la lune et le soleil, et de beaucoup d’autres choses de semblable nature : si bien que toute la galante troupe qui avoit accoustumé de se trouver chez Sapho, s’y divertit de cette avanture. »

Themistogène n’est pas trop différent de Trissotin, et l’on comprend qu’il parle d’éclipse à Damophile, comme celui-ci de comète à Philaminte :

« Nous l’avons en dormant, Madame, échappé belle ! »

En montrant les cercles de la cour, l’hôtel de Rambouillet, la chambre de Mlle de Scudéry, si bien protégés « qu’il n’y entra jamais personne qui portât la livrée de Pédanterie », comme dit, en 1658, Furetière dans sa *Nouvelle allégorique*, avons-nous entendu que tout ce qui s’y disait, tout ce qui s’y lisait, tout ce qui en sortait, manuscrit ou imprimé, ne donnât pas prise à la critique et dût rester à l’abri de la satire de Molière ? Non certes : le mépris du pédantisme, la haine du savoir affecté précipita dans le défaut contraire toute une classe de personnes d’esprit et de goût, qui nous fatiguent aujourd’hui par une tout autre recherche, par une tout autre affectation que les Précieuses ridicules, les femmes savantes et les pédants : la recherche du naturel, comme s’il ne se $XXIII$ dérobait pas aux recherches, l’affectation de la galanterie, comme si la galanterie ne cessait pas où commence l’affectation !

La galanterie littéraire avait été importée chez nous par les Italiens et les Espagnols : Mme de Rambouillet elle-même n’avait peut-être pas été étrangère au succès de leur invasion : l’on n’a jamais dit, que nous sachions, mais il est bon de dire que le recueil des pièces les plus galantes du siècle, la *Guirlande de Julie*, avait été composé pour sa fille, la future duchesse de Montausier, à l’imitation d’une autre guirlande, célèbre en Italie : la *Guirlande de la comtesse Angelica Bianca Beccaria*, formée de madrigaux de divers auteurs[[3]](#footnote-3). La galanterie dans ce qu’elle a de plus ingénieux, de plus délicat, de plus raffiné, était à la mode ; on la trouvait partout, dans le choix des sujets, dans la grâce trop subtile des pensées, dans la fadeur uniforme d’un style trop délayé et qui se perdait au milieu des nuances du sentiment, dans l’emploi d’une phraséologie de convention, dont rien ne venait relever la saveur.

C’est contre cette monotone et fatigante galanterie que s’est heureusement révolté Molière, après Despréaux : c’est contre l’ennui de ces sentiments faux ; de cette délicatesse outrée qu’il s’est élevé en prenant à partie le sonnet d’Oronte, celui de Cotin et son $XXIV$ madrigal. Dans les *Précieuses*, c’est surtout aux mots de la nouvelle invention des « pecques » bourgeoises qu’il fait la guerre ; il n’y revient plus dans les *Femmes savantes*, où il s’attaque aux sujets trop savants en honneur parmi elles, et aux idées trop galantes qui, de la Cour, avaient envahi la bourgeoisie.

## II. Style *précieux* indépendant du langage des *Précieuses*.

Ici, nous croyons devoir insister, avec un certain développement, sur la différence que nous voyons entre le langage des *Précieuses* ridicules, et ce que l’on appelle aujourd’hui le style *précieux* : le même mot nous parait pris dans deux sens qu’il importe de ne pas confondre : nous espérons pouvoir les distinguer, sans y mettre trop de subtilité ; mais il nous faudra recourir à de nombreux exemples, nécessaires pour rendre notre pensée clairement dans cette question encore inexplorée.

Ce que nous appelons aujourd’hui le « style précieux » n’est pas du tout le langage dont Somaize a relevé un certain nombre d’expressions dans ses deux dictionnaires ; le style précieux gâte des phrases, des pages, des livres tout entiers, tels les romans de Nervèze et de Des Escuteaux ; Somaize, au contraire, ne donne que des locutions et des mots isolés, et l’on ne trouve nulle part, sinon dans les *Précieuses ridicules* de Molière et les pastiches de Somaize, une page entière écrite avec ces seuls mots ou ces seules locutions ; pas plus chez lui que chez Molière on ne remarquera, par exemple, et pour cette excellente $XXV$ raison, qu’ils n’y voyaient rien à reprendre, des phrases dans le genre de celles qui suivent :

— Tout de bon, je vous assure que, quand on ne vous voit pas, on se feroit pendre pour un double… Vous ne sçavez ce que c’est que ce mal, Mademoiselle, vous qui n’avez jamais esté sans vous, et qui n’avez pas éprouvé la douleur qu’il y a de se séparer de la plus aimable personne du monde. — Voiture, 1681, p. 228.

395. Son bras ne dompte point de peuples ni de lieux

Dont il ne rende hommage au pouvoir de mes yeux :

Et de la même main dont il quitte l’épée,

Fumante encore du sang des amis de Pompée,

Il trace des soupirs, et d’un style plaintif

Dans son champ de victoire, il se dit mon captif.

Oui, tout victorieux, il m’écrit de Pharsale ;

Et si sa diligence à ses feux est égale,

Ou plutôt si la mer ne s’oppose à ses feux...

Corn. — *Pompée*.

319. Vaincu, chargé de fers, de regrets consumé,

Brûlé de plus de feux que je n’en allumai.

Racine. — *Andromaque*.

358. Aux cendres d’un époux, doit-elle enfin sa flamme ?

Id. — *Ibid*.

189. Madame, il vous souvient que mon cœur, en ces lieux, Reçut le premier trait qui partit de vos yeux.

Id. — *Bérénice*.

1416. Vos yeux ont su dompter ce rebelle courage,

Et ses premiers soupirs sont votre heureux ouvrage.

Id. — *Phèdre*.

1419. On s’en défend d’abord ; mais de l’air qu’on s’y prend.

On fait connaître assez que notre cœur se rend,

Qu’à nos vœux, par honneur, notre bouche s’oppose...

Molière. — *Tartuffe*.

1203. Et moi, de mon côté, je ne m’oppose pas,

Madame, à ces bontés qu’ont pour lui vos appas…

$XXVI$ Mais si, par un hymen qui les joindroit tous deux,

Vous étiez hors d’état de recevoir ses vœux,

Tous les miens tenteroient la faveur éclatante

Qu’avec tant de bonté votre âme lui présente ;

Heureux si, quand son cœur s’y pourra dérober,

Elle pouvoit sur moi, Madame, retomber.

Molière. — *Misanthrope*.

— Hé quoi ! charmante Élise, vous devenez mélancolique après les obligeantes assurances que vous avez eu la bonté de me donner de votre foi ?… Vous repentez-vous de cet engagement où mes feux ont pu vous contraindre ?… Hé ! que pouvez-vous craindre, Élise ?… — Plus que tout, Valère, le changement de votre cœur et cette froideur criminelle dont ceux de votre sexe payent le plus souvent les témoignages trop ardents d’une innocente amour. — ...Ne cherchez point des crimes dans les injustes craintes d’une fâcheuse prévoyance. Ne m’assassinez point, par les terribles coups d’un soupçon outrageux… — Mon cœur, pour sa défense, a tout votre mérite, appuyé du secours d’une reconnoissance où le Ciel m’engage envers vous… — Molière. — *L’Avare*, I, I.

137. Vos attraits m’avoient pris, et mes tendres soupirs

Vous ont assez prouvé l’ardeur de mes désirs ;

Mon cœur vous consacroit une flamme immortelle ;

Mais vos yeux n’ont pas cru leur conquête assez belle !

J’ai souffert sous leur joug cent mépris différents ;

Et je me suis cherché, lassé de tant de peines,

Des vainqueurs plus humains et de moins rudes chaînes.

Molière. — *Femmes savantes*.

Tous ces passages pouvaient alors paraître affétés, mignards, galants avec affectation, ou d’un badinage plus ou moins acceptable ; nous leur reprochons aujourd’hui d’être écrits en style précieux : dans aucun cependant on ne relèvera un seul des termes recueillis dans le *Dictionnaire des Prétieuses* ou la *Clef du langage des Ruelles*, de Somaize.

Ce qui constitue le style que nous nommons aujourd’hui *précieux*, c’était donc, selon nous, la $XXVII$ recherche trop ingénieuse, l’afféterie trop mignarde, l’abus des épithètes, le désir de surprendre par des images imprévues ou des métaphores longuement filées ; les oppositions de mots prétentieuses ; l’absence de tout naturel dans l’expression trop subtile des sentiments les plus simples, raffinés et nuancés à l’infini, un badinage élégant peut-être, comme le dit Despréaux en parlant de Voiture, mais souvent déplacé et surtout trop prolongé : toutefois, quels que fussent les défauts, de ce style, il n’employait que les mots de la langue usuelle, et il ne fut abandonné que pour reprendre de nos jours une nouvelle faveur.

## III. Langage *précieux*. — Les dictionnaires de Somaize.

Voyons au contraire ce qu’était le langage prêté aux précieux et précieuses, et la tendance à laquelle ils obéissaient. Nous le connaissons par les deux Dictionnaires de Somaize, par la *Rhétorique* de Bary et par les ouvrages de Bouhours et de Sorel. — Somaize, qui confond les Précieuses de Cour et les Précieuses bourgeoises, donne sans distinction le langage des unes et des autres ; Bary, Bouhours et Sorel nous initient surtout aux façons de parler du monde de la Cour.

Nous parlerons d’abord de Somaize, et de son premier Dictionnaire, recueil de locutions toutes ridicules.

Le premier dictionnaire de Somaize, ou « Clef de la langue des ruelles », parut peu de temps après la première représentation des *Précieuses ridicules* de Molière : Somaize lui a emprunté ses expressions $XXVIII$ les plus bizarres ; « Contentez, s’il vous plaît, l’envie que ce siège a de vous embrasser ; — les commodités de la conversation ; — imprimer ses souliers en boue ; — attachez sur ces gants la réflexion de voire odorat » ;… etc. — Il en a ajouté un grand nombre d’autres, dont telle est empruntée à l’argot : « Tardent, la chandelle ; ôter le superflu de Tardent, moucher la chandelle ; » mais la plupart, tirées on ne sait d’où, pourraient bien, si elles n’ont pas été inventées par lui, avoir été risquées par certaines femmes ridicules et sans autorité ; enfin, quelques autres, malgré leur origine suspecte, sont restées dans la langue : « Ne vous esloignez pas de la portée de ma voix ; — faire figure dans le monde ; — avoir des absences de raison ; — perdre son sérieux ; — avoir la taille élégante », etc.

On se tromperait fort, d’ailleurs, si Ton regardait comme une traduction de certains mots l’expression qui suit chacun d’eux, présentée comme *précieuse* par Somaize. Ainsi il nous paraît bien évident que « *l’universelle commodité* » n’a jamais signifié « une table ; » ni « les *ornements historiques* », des tapisseries ; — ni « *le partage des vieillards* » ou « *l’ennemi de la santé* », la tristesse ; — ni « *la source des chagrins* », les procès ; — ni « *le mélange des vices et des vertus* », la comédie ; — ni « *les sujets de la belle conversation* », ou « *l’agrément des sociétés* », ou « *la politesse du langage* » et « *les divinités visibles* », les femmes. Le plus simple bon sens indique clairement, ce nous semble, que c’étaient là autant de qualificatifs dont on n’avait pas fait usage autrefois, et que l’on commençait à employer, sous cette forme, par exemple : « les femmes sont les sujets de la conversation ; — les procès sont une source de chagrins ; — $XXIX$ la tristesse est le partage des vieillards ; — la comédie est un mélange de vices et de vertus, etc[[4]](#footnote-4). »

Nous attachons une bien plus grande importance au second dictionnaire de Somaize qu’au premier, non seulement à cause des noms de Précieux et de Précieuses qu’il fait connaître, mais encore et surtout au point de vue de l’histoire de la langue. Dans son nouvel ouvrage, Somaize donne, à chaque lettre de l’alphabet, une liste, tantôt plus, tantôt moins étendue, de locutions précieuses, et ce qui fait le prix d’un très grand nombre, c’est qu’elles sont signées. On peut donc faire la part des Précieuses de Cour et des autres ; de plus, en dépouillant les ouvrages des auteurs qu’il cite, savoir s’il en a fait des citations exactes, et appécier sa manière de procéder.

Nous avons fait cette recherche ; un premier résultat a été d’accuser plus nettement encore pour nous un des caractères distinctifs de ce que nous nommons aujourd’hui le style précieux, — qu’on nommait alors un style afféré, — et du langage des Précieuses : le style précieux n’employait que les mots de la langue courante, et tirait son caractère de l’emploi qu’en faisait l’auteur pour en revêtir des pensées plus brillantes que justes et des sentiments plus raffinés que vrais ; les Précieux et les Précieuses, au contraire, ont voulu renouveler en quelque sorte la langue en procédant par choix, par exclusion et par addition : choix d’expressions peu usitées que l’on mettait en honneur ; exclusion de termes surannés ; addition de mots nouveaux ou de nouvelles alliances de mots : $XXX$ ce qu’ils voulaient, c’était imposer sur l’heure à la langue ces transformations qui atteignent toutes les langues sous l’action du temps ; c’était la renouveler brusquement, sans le concours nécessaire de l’usage, réglé par une sorte de conspiration latente de toute la nation, et par un accord lentement préparé entre la langue écrite et la langue parlée. Leur intention était excellente, et ne pourrait être qu’approuvée, s’ils avaient eu la patience d’attendre les effets du temps et de l’usage.

Avant leur tentative, en effet, les écrivains, depuis Malherbe et Régnier jusqu’à Corneille et Pascal, n’ont eu, en général, ni l’audace ni le génie qui la donne ; on osait bien appauvrir la langue en laissant tomber en désuétude, au grand regret de Mlle de Gournay, des termes vieillis, des locutions surannées ; mais on ne lui apportait pas de richesses nouvelles. On se mouvait dans le même cercle ; on n’avançait pas. Ce fut un événement lorsque Richelieu remplaça la vieille tournure : « Je lui ai dit qu’il allât au Louvre », par celle-ci plus rapide : « Je lui ai dit d’aller au Louvre ». Balzac qui avait risqué le mot *urbanité*, *et* admis le mot *féliciter*, reculait devant *intrépide*, tout en l’approuvant, parce que Coëffeteau,le grand maître de la prose, n’avait pas osé lui-même l’adopter, et il conseillait une périphrase : — « *intrépide*, disait-il, me plaît fort… Cependant, jusqu’à ce que le peuple l’ait approuvé, et que nous y ayons accoustumé les oreilles, pour ne choquer celles de personne, disons que notre ami est *incapable de peur*. »

Un passage de quelques lignes, perdu dans l’œuver de Somaize, montre à quel point les écrivains étaient $XXXI$ timorés, et, par suite, condamnaient eux-mêmes leur style à une monotonie voulue et à une inévitable fadeur.

Somaize donne d’abord la phrase suivante, qui lui paraît conforme à l’usage : « Je suis icy absent de mes Muses, estant à quatre lieues de mon cabinet. Quelle peine pour un homme d’esprit ! quelle disette d’entretien et quelle indigence de livres ! » Puis il reproduit les mêmes idées, traduites par Balzac : « Je suis icy absent de mes Muses, estant à quatre lieues de mon cabinet. » Rien n’est changé encore ; mais Balzac ajoute, et c’est là que paraît son amour de la nouveauté : « Bon Dieu ! quel exil pour une âme raisonnable ! quelle sécheresse de conversation et quelle solitude de livres ! »

Ce passage est le début d’une « Response faite sur le champ à M. de Pressac », que l’on n’a pas osé admettre dans les « *Lettres choisies* » de Balzac ; il faut la chercher à la fin des « Œuvres diverses ». (Paris, Quinet, 1664, p. 346). Il fit scandale, à ce qu’il parait, et Somaize, qui semble l’approuver, part de là pour justifier les tentatives des Précieux et Précieuses sur la langue : — « Quand je n’aurois pas fait voir, dit-il, l’antiquité des Pretieuses et, par conséquent, celle de leur langage, cet exemple suffiroit à prouver l’un et l’autre, puisque c’est de cet endroit que l’on a tiré ce que l’on a fait dire de plus extraordinaire. »

Puis, s’appuyant sur l’autorité du grand nom de Balzac pour justifier les Précieuses : « L’on pourroit adjouster, dit-il, qu’il n’y pas plus d’injure de dire d’une personne qu’elle parle prétieux que si l’on disoit qu’elle parle Belisandre (Balzac). » — T. I, p. 118.

Certes, si l’on songe aux débauches de style que l’on voit de nos jours, on ne peut que désirer un $XXXII$ retour à cette sage timidité et à ce respect de la langue qui n’interdisent pas le progrès, mais qui le soumettent aux lois, ou, si l’on veut même, aux caprices de l’usage.

## IV. Langage *précieux*. — Le second dictionnaire de Somaize. — Procédé de l’auteur. — Analyse *précieuse* du style de l’*Œdipe*, de Corneille.

L’usage arrive toujours à réformer, à perfectionner quand ce n’est à déformer la langue ; mais il la modifie sans cesse. Ces modifications, jugées nécessaires, les Précieux et Précieuses dont Somaize a recueilli pour nous les expressions, ont voulu les opérer en un jour. Là est le tort ; car, si nous prenons celles du second Dictionnaire, nous voyons qu’un très grand nombre do locutions sont signées, et que, de celles-ci, émanées de la Cour, la plupart ont paru nécessaires. Les phrases les plus audacieuses de ce groupe sont produites avec une grande prudence ; et si quelques-unes sont restées ridicules, c’est que, par une rare maladresse, Somaize a attribué à la langue parlée certains fragments de vers ou de prose, qui, plus ou moins acceptables à leur place, auraient été désavoués partout ailleurs par ceux mêmes qui les avaient employés.

Ici encore, nous sommes obligés de citer de nombreux exemples. Nous ne les demanderons qu’à ce second Dictionnaire de Somaize, nous réservant de parler plus tard des conquêtes de la langue signalées par Bouhours, Sorel, ou Bary, et autres critiques du temps.

— « Je crains fort de m’encanailler », a dit la marquise de Mauny[[5]](#footnote-5).

$XXXIII$ — « Cet homme là est de ces gens de bon sens qui ne divertissent guère » — (La Calprenède [[6]](#footnote-6)).

— « Je sçay bien ce que je veux dire, mais le mot me manque[[7]](#footnote-7) ».

— « Revestir ses pensées d’expressions nobles et vigoureuses[[8]](#footnote-8) ».

— « Cette personne n’a que le masque de la générosité » — ‘Dumas, *Entretiens[[9]](#footnote-9)*).

— « Mitonner les plaisirs.[[10]](#footnote-10) ».

— « Faire l’anatomie d’un cœur » — (Mlle de Scudéry[[11]](#footnote-11)).

— « Ce homme laisse mourir la conversation » - La Calprenède[[12]](#footnote-12)).

— « Cette personne tyrannise la conversation[[13]](#footnote-13). »

— « Dépenser une heure à quelque chose[[14]](#footnote-14). »

— « Je serois mal conseillé de me présenter sur la carrière et de vouloir faire assaut de réputation avec vous[[15]](#footnote-15). » - (Balzac).

— « Rire d’intelligence » — (Mlle de Scudéry[[16]](#footnote-16)).

— " Les gros secrets se gardent aisément » — (Mlle de Scudéry[[17]](#footnote-17)).

— « La frayeur a couru dans toute l’assemblée. » — (Corneille[[18]](#footnote-18)).

$XXXIV$ — « Vous voyez les troubles du haut de votre vertu » — Brébeuf[[19]](#footnote-19).

— « Daphné a toute son âme dans ses yeux[[20]](#footnote-20). »

Certes, si les écrivains de nos jours ne se montraient pas plus téméraires, on peut douter qu’il se trouvât jamais personne pour les convertir en Précieux, et surtout en Précieux ridicules. Si nous donnons maintenant les phrases correspondantes, telles qu’elles étaient admises dans le langage courant, on verra que les novateurs n’ont rien fait perdre à la langue :

— Je crains la connoissance des gens qui n’ont pas vu le monde.

Cet homme-là n’est pas enjoué.

— Je sais bien ce que je veux dire, mais je ne puis m’expliquer comme je voudrois.

— Expliquer ses pensées avec énergie.

— Cette personne n’est pas si généreuse qu’elle paroît.

Goûter les plaisirs comme il faut.

— Décrire les mouvements d’un cœur.

— Cet homme ne parle point en conversation.

— Cette personne parle trop en compagnie.

— Passer une heure à quelque chose.

— Je serois mal conseillé de me présenter sur la carrière et de vouloir estre votre rival de réputation.

— Etre deux de concert pour railler une personne.

— Les secrets de conséquence se gardent aisément.

— La frayeur a saisi toute l’assemblée.

— Votre vertu vous empesche de vous ébranler à la vue des troubles.

— Qui voit Daphné la connoît.

$XXXV$ Évidemment toutes les phrases précieuses sont préférables à celles-ci ; elles ont un tour plus vif et non moins français. Qui donc, s’il n’était averti par Somaize, irait, en les rencontrant dans les ouvrages où celui-ci les a recueillies, y chercher les causes de la guerre si vivement conduite par Molière ?

Mais nous avons dit que d’autres locutions, également relevées par Somaize, l’avaient été avec plus ou moins d’adresse ou de bonne foi, et que, parmi celles-ci, les unes avaient été écrites sous certaines réserves, les autres travesties et rendues ridicules, lorsqu’on les avait transportées hors de leur milieu et isolées de ce qui précède et de ce qui suit.

De nouveaux exemples montreront comment les termes remarqués par Somaize, entraient de plain-pied dans la langue, sans arrêter personne, tant ils se produisaient avec timidité :

— « Il était venu des colporteurs et des regrattiers de gloire, tels que les Neufgermains et les Rangouses, qui en avaient vendu de falsifiée… » — Furetière[[21]](#footnote-21).

Somaize ne prend que le mot : « regrattier de gloire ».

— « Je donnerai le premier coup de pinceau à mes cheveux, qui ne sont ni blonds, ni roux, mais qui participent de l’un et de l’autre ; cela s’appelle vulgairement un blond dore ou un blond hardi. » — Mme de la Grenouillère[[22]](#footnote-22). — Somaize note seulement : « Mes cheveux sont d’un blond hardi. »

Soleil, flambeaux, attraits, appas,

Fleurs, desespoirs, tourments, trépas,

Tout ce petit meuble, de bouche

Dont un amoureux s’escarmouche. — Corneille[[23]](#footnote-23).

$XXXVI$ — Somaize voit dans ces vers « les soins, les complaisances, les soupirs et les emportements » traduits par : « les meubles d’amour, » et il emploierait volontiers l’un pour l’autre : serait-ce bien exact et pourrait-il s’autoriser du nom de Corneille ?

— « Elle entre tellement dans les sentiments de ses amis qu’elle en est pénétrée et s’y transforme entièrement. » — Le Marquis de Sourdis[[24]](#footnote-24) — Somaize dit : « *Entrer dans les sentiments d’une personne* : être pénétré des sentiments d’une personne. »

— « Elle avoit cette taille haute, droite, aisée, remplie d’embonpoint…, mais d’un embonpoint sur des os menus et bien formés qui ne faisoient que relever sa bonne mine et fournir à son teint vif et vermeil un ton de blanc et de poli, » — Comtesse d’Esche[[25]](#footnote-25) — Somaize présente ainsi la phrase et la traduit : *L’embonpoint unit le teint et en augmente la blancheur* : « L’embonpoint fournit un fond de blanc et de poli. »

— « Il (Mecenas) alloit toujours tout droit à la vérité, et voyoit si nettement la suite des choses en leur premiere disposition, que les succez les plus irréguliers ne dementoient guère les conjectures qu’il en avoit faites. » — Balzac[[26]](#footnote-26). — Somaize dit, d’une manière générale : *les succez irreguliers ne dementent point les conjectures de cet homme*, et sa traduction est aussi curieuse qu’erronée : « Cet homme est intrépide à l’une et à l’autre fortune. » — Ce n’est nullement le sens de la phrase de Balzac.

Nous sommes amené, par cette traduction qui n’est qu’un contre-sens, à parler de ces locutions qui, détachées par fragments des pages auxquelles elles appartiennent, ne pouvaient s’employer sans un véritable ridicule dans les acceptons que leur donnait Somaize. Déjà Balzac, mis en lambeaux par le P. Goulu, avait $XXXVII$ vu ses phrases les plus innocentes condamnées au feu[[27]](#footnote-27), et lui-même atteint et convaincu des plus criminels attentats contre la langue. F. Ogier lui répondit ; sa réponse, qui donne une leçon au P. Goulu, trace des règles que n’auraient dû méconnaître ni Somaize, ni ceux dont nous allons avoir à parler, à propos d’un examen du style de l’*Œdipe* de Corneille :

« Quelle locution, dit Ogier, ne deviendra vicieuse, si on oste les clauses qui sont devant et après, avec lesquelles elle est plustôt incorporée qu’attachée, et dont elle ne se peut pas moins passer pour se conserver en son entier, que le bras ne peut se passer de l’espaule, ou la jambe de la cuisse ? Qui commandera à son valet[[28]](#footnote-28) *d’allumer le soleil de la nuit et des mauvais jours*, au lieu de luy commander *d’allumer du feu* ?… Sans doute il ne dira rien qui vaille, parce que ces formes de s’expliquer figurées veulent estre prévenues et suivies d’autres paroles antécédentes qui les adoucissent, et les insinuent dans l’esprit des hommes avec de la dextérité et de l’artifice[[29]](#footnote-29) ».

Ces règles, dues autant à la loyauté qu’au bon sens, Somaize les a oubliées, en démembrant des phrases pour en détacher des mots : nous l’avons vu, et nous n’insisterions pas si, dans son Dictionnaire historique, il ne nous introduisait chez Mlle Espagny pour y étudier, au point de vue du style, l’*Œdipe* de Corneille, avec Mlle Lanquest et M. Foucaut :

« Nos deux Pretieuses avoient de leur part les remarques qu’elles avoient ecrites, et Félix (M. Foucaut), de soncosté, avoit le Dictionnaire où sont contenus les mots des Pretieuses… Elles advouerent qu’elles parloient ainsi, et, pour lui monstrer qu’elles avoient raison, elles luy firent voir ce qui les avoit occupées $XXXVIII$ tout le soir precedent ; leurs remarques commençoient par ces vers :

Mais aujourd’hui qu’on voit un héros magnanime

Témoigner pour ton nom une toute autre estime,

Et répandre l’éclat de sa propre bonté

Sur l’endurcissement de ton oisiveté.

Félix n’eut pas lu ces quatre lignes qu’il connut qu’elles estoient du remerciement que Cleocrite P. Corneille) fait à l’illustre Mécène Foucquet) à la teste de son *Criminel innocent* (*Œdipe* ; 24 janv. 11-59 ; si bien qu’il s’écria : Quoy ! vous vous attaquez à ce grand homme ! Ah ! vous deviez mieux choisir. — Nous ne pouvions, interrompit Leostene (Mlle Lanquest) : et plus la réputation de cet autheur est grande, et mieux nous pourrons faire voir que nous avons raison d’enrichir la langue de façons de parler grandes et nouvelles, et surtout de ces nobles expressions qui sont inconnues au peuple, comme vous en pouvez remarquer dans ce que vous venez de lire au second vers. *Temoigner une autre estime* pour dire *une estime toute différente*, ou, si vous voulez, *une plus grande estime* ; et, comme vous pouvez voir encore aux vers 3 et 4, où il y a *repandre l’éclat de sa bonté sur rendurcissement de l’oisiveté*. Il prend en cet endroit l*’éclat de sa bonté* pour dire *les présents et les faveurs*, et *l’endurcissement de son oisiveté* pour dire *un homme qui ne travaille plus* ; si bien que l’on peut dire, avec l’authorité de ce grand et fameux autheur, en parlant nostre vray langage : « Cette personne me fait de grands présents afin que je quitte la paresse qui m’empesche de travailler… *Cette personne répand l’éclat de sa bonté sur l’endurcissement de mon oisiveté*. ».

Après d’autres remarques de ce genre,

« Félix rendit justice au mérité de Cleocrite, et, après avoir dit que les grands hommes pouvoient hazarder des choses que l’on condamneroit en d’autres, il advoua que ce qu’elles avoient remarqué estoit asseurement extraordinaire ; mais il dit que, dans la prose, il n’auroit pas tant donné à l’expression… Leostene repondit à ce que luy objectoit Félix, que, dans la prose, elles ne trouveroient pas moins lieu de se defendre que dans ces vers ; puis elle poursuivit ainsi : « C’est ce que je vous monstre dans l’endroit de la preface de cet illustre, dont je n’allegue les façons de parler $XXXIX$ extraordinaires et delicates que pour nous justifier de vos accusations, et non pour le condamner, et vous le pouvez lire vous-mesme.

Félix prit le papier, et leut ce qui suit : « Et qui n’ait rendu les hommages que nous devons à ce concert éclatant et merveilleux de rares qualitez et de vertus extraordinaires, etc. » — Emilie (Mlle Espagny) prit la parole en cet endroit et dit : « Eh bien, brave Félix, qu’en dites vous ? *Un concert éclatant de rares qualitez et de vertus extraordinaires* pour dire *un grand homme ou un homme parfait* *:* en faisons-nous de plus nouvelles ? et n’avons-nous pas pour guides les grands hommes quand nous faisons des mots nouveaux ? Mais si nous lisons la mesme préface, ne trouverons-nous pas encore qu’il adjoûte *le sang feroit soulever la délicatesse de nos dames* pour dire *le sang feroit horreur* à *nos dames* ?»

Félix (M. Foucaut) trouva ensuite ces deux vers :

55. Et par toute la Grèce animer trop d’horreur

Contre une ombre chérie avec tant de fureur.

Il n’eut pas finy ces deux vers, qu’Emilie (Mlle Espagny) prit la parole et luy dit : Pourquoy voulez-vous que nous ne disions : pas *terriblement beau*, pour dire *extraordinairement*, puisqu’il met bien *une ombre cherie avec fureur*, ou, si vous voulez, *avec emportement* ?

Celuy (le vers) que voicy n’est pas moins extraordinaire que les autres, et, pour vous parler comme vous nous faites souvent, n’est pas moins prétieux :

1127. Vous n’estes point *mon* (ce) fils, si vous n’estes méchant : Le Ciel sur sa naissance imprima ce penchant.

Et, selon ma pensée, nous ne faillons pas quand nous disons, pour dire *elle s’est mariée*, *elle a donné dans l’amour permis*, puisqu’il ne fait pas de difficulté de dire *imprimer un penchant sur une naissance*, pour dire *recevoir une inclination à sa naissance*, ou *estre incliné par l’astre qui préside* à *sa naissance*.

Mais voyez encore, par ce qui suit, qu’il nous imite ou que nous suivons de bien près ses sentiments, puis qu’après $XL$ avoir mis *c’est d’amour qu’il gémit* (v. 1238 ;, etc., il adjoute plus bas dans le mesme sens :

1241. De mes plus chers désirs ce partisan sincere.

Par cette phrase, il entend *l’amour*, comme nous faisons quand nous disons, pour appeler un lacquais, un *nécessaire* ; l’amour, *le partisan des désirs*. »

Nous ne poursuivrons pas cette citation déjà bien longue ; elle suffira amplement pour dévoiler le procédé de ces fausses Précieuses, dont la langue n’a jamais été écrite, et pour montrer combien, dans certains cas, leur conclusion était loin des prémisses : tirer du dernier vers de Corneille la conséquence qu’un *laquais* peut se nommer un *nécessaire*, ou, du vers précédent qu’on peut dire *donner dans l’amour permis* pour *se marier*, c’est vraiment porter un défi au bon sens ; c’est courir au-devant du ridicule infligé par Molière, et lui donner le droit d’inventer des phrases analogues, par le même procédé.

## V. Langue nouvelle des *Précieux* et *Précieuses* de la cour : Molière l’adopte et la propage.

Nous l’avons déjà dit : Molière a forcé souvent la note, en exagérant la bizarrerie de certaines tournures ; nous ne l’en blâmerons pas plus que ne l’ont fait Sorel et Segrais, qui tout en reconnaissant que « les Précieuses n’étoient pas tout à fait du caractère qu’il leur avoit donné, » disaient bien haut, cependant, que « ce qu’il avoit imaginé était bon pour la Comédie[[30]](#footnote-30) ».

En même temps que des Précieuses comme Mlle Lanquest ou Mlle Espagny s’évertuaient à faire $XLI$ entrer de force dans la langue parlée des locutions et des mots empruntés à la langue écrite, et méritaient, par leur ridicule tentative, le nom de Précieuses ridicules, d’autres femmes, sans nul effort, contribuaient à infiltrer dans la langue, sans avoir la prétention exclusive de la rendre plus noble, un grand nombre de termes si utiles, si conformes à son génie, qu’ils faisaient aussitôt corps avec elle : l’assimilation fut vite complète ; si nous n’avions les ouvrages du P. Bouhours, de Sorel et de Bary, qui les signalent, nous aurions peine à les distinguer du reste de la langue, et ne pourrions les reconnaître qu’en recherchant la date, toujours tardive, où ils ont fait leur première apparition dans les Dictionnaires. C’est à la Cour, c’est dans les cercles de Mlle de Montpensier, de Mme de Rambouillet, de Mlle et de Mme de Scudéry, de Mme Scarron, de Mme de Sévigné, de Mme de La Fayette, de Mmes de Maure, de Fiesque, de Sablé, qu’ils ont pris naissance : La Rochefoucauld[[31]](#footnote-31), Bussy-Rabutin[[32]](#footnote-32), Mlle de Scudéry[[33]](#footnote-33) les mirent en faveur ; ils furent puissamment secondés par tout un groupe d’écrivains retirés du monde,mais qui en avaient emporté le langage dans leur pieuse retraite, les écrivains de Port-Royal[[34]](#footnote-34). Il faut compter aussi parmi les patrons inconscients de cet enrichissement de la langue, Molière, qui fut sans contredit le plus influent, par la propagande de son théâtre.

C’est par là que Molière se confond avec les Précieux $XLII$ et Précieuses qui ont eu les honneurs du Dictionnaire de Somaize : non pas les Précieuses ridicules qu’il combattit en montrant leur sottise à l’aide des verres grossissants de la Comédie, mais ces Précieuses véritables, comme il les appelle, qui figuraient confondues dans les mêmes listes.

Dans les titres mêmes de ses premières pièces, *L’Étoudi* ou *les* *Contre-temps*, *les Fâcheux*, Molière employait des mots nouvellement en vogue. Si nous pénétrons dans son texte, à chaque pas on trouve la preuve qu’il mettait un certain empressement à se servir des mots alors à la mode dans le monde de la Cour, où il vivait, et des cercles où il allait « en visite ». — Aussi disait-on que, dans sa *Critique de L’École des Femmes*, « ceux mesmes qui font semblant de condamner l’idiome précieux le parlent autant que les autres[[35]](#footnote-35). »

Prenons, en effet, les *Précieuses ridicules* *:* nous y trouverons, à chaque ligne, de ces expressions dont parle le *Panégyrique*, et qui sont signalées comme nouvelles, comme appartenant au langage de la Cour, par Sorel ou le P. Bouhours ; nous les empruntons, bien entendu, aux personnages qui font du précieux sans le savoir :

Précieuses ridicules.

*Sc*. I. — La Grange. *A dire vrai*… — Une *manière* de bel-esprit. — Il *se pique de*...

*Sc*. II. — Gorgibus. Les *affaires* iront-elles bien ?

*Sc*. IV. — Gorgibus. C’est *faire* en honnêtes gens.

*Sc*. XV. — La Grange. Vous *donnez dans la vue*.

$XLIII$ *Sc*. XVI. — Gorgibus. Je viens d’apprendre de belles *affaires*.

*Sc*. XVII. — Gorgibus. Pernicieux *amusements*.

Femmes savantes.

Henriette. 60. — … Son *foible* se resserre.

Henriette. 79. — … *Bien vous en prend*.

Clitandre. 131. — Dans aucun embarras un tel *pas* ne me jette.

Henriette. 173. — … Prenez soin d*’appuyer* mon amour.

Henriette. 213. — Un esprit qui, flattant les *visions* du leur… — Cf. v. 325.

Clitandre. 253. — Cette *intrépidité* de bonne opinion...

Clitandre. 264. — De quel *air* il falloit que fût fait le poete...

Chrisale.317. — … Nous *donnions chez* les Dames romaines.

Chrisale. 402. — (Je) *tiens* son alliance à singulier honneur.

Chrisale. 412. — Je réponds de ma femme et prends sur moi l’*affaire*...

Henriette. 1084. — Les doctes entretiens ne sont point mon *affaire*.

Clitandre. 1216. — De ces *détachements* je ne connais point l’art.

Henriette. 1515. — Que par cent beaux *talents* vous devriez me plaire.

Henriette. 1569. — *A vous le trancher net*.

Henriette. 1775. — J’ai vu que mon hymen ajustoit vos *affaires*.

Dans le Tartuffe : — *(Préface* et *1er Acte)*.

— « Ils sont trop *politiques* pour cela. » — *Préface*, p. 1.

— « C’est à quoi l’on s’attache *furieusement*. — *Ibid*. p. 4.

— « Ceux qui *faisoient profession* d’une sagesse austère. — *Ibid*. p. 5.

— « Leur rage *envenimée*. — *2°* *Placet*, p. 14.

19. — Que vous preniez tout *l’air* d’un mauvais garnement.

58. — Sur ses *façons* de faire à tous coups je m’emporte.

100. — A tous les sots caquets *n’ayons* donc *nul égard*.

$XLIV$ 110. — Et d’y *donner le tour* qu’ils veulent qu’on y croie...

181. — Nos troubles l’avoient mis *sur le pied* d’homme sage...

184. — Depuis que *de* Tartuffe on le voit *entêté*.

283. — Par l’ardeur dont au Ciel il *poussoit sa prière*...

317. — Vous vous attirerez quelque méchante *affaire*.

325. — De tous vos *façonniers* on n’est point les esclaves...

403. — Voilà mes gens, voilà comme il *en* faut *user*...

404. — Votre homme, *à dire vrai*...

418. — Selon. — Pour dire un mot, faut-il tant de *finesses* ?

Dans l’Avare : — *(Ier Acte*, sc. I et II).

P. 3. — Vous repentez-vous de cet *engagement*...

P. 3-4. — *A vous dire le vrai*...

P. 4. — L’*emportement* d’un père...

P. 6. — Je ne suis pas sûre qu’on *entre dans* mes sentiments.

P. 6. — Vous savez que, *sur ce chapitre*...

P. 7. — *Donner dans* leurs maximes...

P. 7. — Les plus fins toujours sont de grandes *dupes*...

P. 8. — On ne peut pas *ménager* l’un et l’autre.

P. 8. — Pour *m’ouvrir* à vous d’un secret.

P.. 9. — Nous ne devons point *engager* notre foi.

P. 10. — Si je vous *ouvre* mon cœur.

P. 10. — Finissons auparavant votre *affaire*.

P. 11. — Elle se prend d’un *air* le plus charmant du monde...

P. 12. — Avoir moyen de porter des habits *raisonnables*.

P. 13. — Si vos *affaires* sont semblables aux miennes...

Dans le Misanthrope : — (*1er Acte)*.

9. — J’ai *fait*, jusques ici, *profession* de l’être.

18. — Et témoigner pour lui les *dernières* tendresses...

48. — Et traitent du même *air* l’honnête homme et le fat.

59. — Puisque vous y *donnez dans* ces vices du temps...

75. — Et parfois, n’en déplaise à votre austère *honneur*...

95. — Je n’y puis plus tenir, *j’enrage*, et mon dessein...

108. — Vous *tourne en ridicule* auprès de bien des gens.

206. — Que vous voulez en tout, avec *exactitude*...

230. — Je confesse *mon foible*...

245. — Son cœur, qui vous estime, est *solide* et sincère,

Et ce choix plus conforme étoit mieux votre *affaire*.

291. — Il m’écoute, et dans tout, il *en use*, ma foi…

$XLV$ 336. — Je n’ai jamais ouï de vers si bien *tournés*.

440. — Vous voilà sur les bras une fâcheuse *affaire[[36]](#footnote-36)*.

Nous aurions pu multiplier beaucoup nos citations, en les empruntant aux rôles de Philaminte, de Bélise, d’Armande ou de Trissotin. Celles-ci suffiront pour nous justifier d’appliquer à Molière les lignes suivantes que Sorel écrivait au sujet de Mlle de Scudéry : l’auteur « ayant eu l’amitié et la fréquentation de quantité de dames de la Cour et de la Ville, des plus spirituelles, et qui prenoient plaisir comme lui à enrichir nostre langue, il employoit dans ses ouvrages les mots dont elles se servoient quelquefois dans leurs conversations, et nous ne doutons point que des hommes de sçavoir et de mérité n’y pussent avoir quelque part[[37]](#footnote-37) ».

On sait, en effet, que Molière était reçu à la table $XLVI$ de personnages considérables à la Cour, qu’il se faisait un point d’honneur de rendre les dîners qu’il avait acceptés chez eux, qu’il donnait, avec sa troupe, de fréquentes représentations chez des particuliers, et qu’il était constamment en rapport avec le monde élevé qui faisait la mode dans les habits et dans le langage.

Somaize a compris parmi les Précieuses Mlle Lanquest et Mlle Espagny, à qui nous devons une si curieuse analyse littéraire de quelques passages de l’*Œdipe* ; mais n’oublions pas que, parmi les Précieuses, et pour ne citer que celles dont les ruelles étaient célèbres, il y comprend aussi Mme et Mlle de Scudéry, Mme de Choisy, Mmes Scarron, de La Fayette, de Sévigné, de Rambouillet, Mme de Maure, Mme de la Suze, Ninon de Lenclos, Mme de la Calprenède : de toutes ces femmes illustres nous avons ou des lettres ou d’autres ouvrages ; qu’on les lise, et qu’on nous dise si elles pouvaient, en entendant parler Cathos ou Madelon, se sentir atteintes par la satire de Molière ? — Au besoin, Cotin, dans la *Ménagerie*, Ménage, dans la *Ménagiana*, Montreuil, dans ses *Poésies*, Bussy-Rabutin, dans ses *Lettres*, et cent autres nous répondraient pour elles, et nous répondraient en pleine connaissance de cause, car ils étaient leurs amis, fréquentaient leurs ruelle ?, parlaient la même langue, et prenaient le même intérêt aux occupations sérieuses de l’esprit.

Après les *Précieuses ridicules*, Molière s’attaqua aux *Femmes savantes*. Où les place-t-il ? Est-ce dans ce monde où les femmes riches, nobles, pouvaient et devaient presque négliger le soin de leur fortune, et laisser à des intendants la direction de leur maison, $XLVII$  bien dans cette classe bourgeoise où au contraire une Philaminte et une Bélise ne pouvaient se consacrer aux choses de l’esprit et aux études si complexes d’une philosophie qui comprenait jusqu’à l’histoire naturelle, la physique et l’astronomie, sans que ce fût au détriment de leur mari et de leurs enfants ? Chrisale est un bourgeois riche, mais c’est un bourgeois ; pendant que sa femme va « chercher ce qu’on fait dans la lune », qui formera aux bonnes mœurs l’esprit de ses enfants ? qui fera aller son ménage ? qui aura l’œil sur les gens ? qui réglera la dépense avec une sage économie ? Non, au milieu du monde bourgeois où elles vivent, elles n’ont pas le droit de se jeter dans l’étude de la philosophie de Descartes, comme pouvaient se le permettre Mme de Grignan, Mme de Bonnevault, Mme de Guedreville, Mme d’Outresale, Mme d’Hommeconr, ou Mlle Dupré, la correspondante de Bussy-Rabutin. Et encore était-il bien utile que même ces femmes riches et titrées se meublassent l’esprit de toutes les notions, beaucoup trop précises sur certains points d’histoire naturelle, qu’on trouve dans les traités de philosophie du temps ? Nous ne le pensons pas, et si (‘lies pouvaient se croire d’une autre pâte que celles qui étaient directement visées par Molière, nouspensons que la-postérité a bien fait d’étendre la portée des coups du grand comique au-delà des limites que lui-même s’était fixées.

## VI. Tentative de réforme orthographique des fausses *Précieuses*.

Mais ce n’était pas seulement la philosophie et ses leçons, souvent faites, à cette époque, pour salir $XLVIII$ l’esprit le plus chaste ou le détourner, tout au moins, de ses devoirs de famille, qui préoccupait nos *Femmes savantes*. La grammaire était une de leurs études, et malheur à qui manquait, devant elles, à parler Vaugelas ! Somaize nous est un témoin de l’importance qu’elles y attachaient.

On verra, dans les *Notes* qui accompagnent cette édition, un passage où Mlle de Scudéry se plaint de la mauvaise orthographe des femmes de son temps. Trois Précieuses, des moins illustres, voulant « que les femmes pussent écrire aussi assurément et aussi correctement que les hommes, » imaginèrent de « faire une nouvelle orthographe ». Mme Le Roy, Mlle de Saint-Maurice et Mlle de la Durandière, aidées par M. Leclerc, posèrent pour premier principe « que l’on diminueroit tous les mots et que l’on osteroit toutes les lettres superflues ». La Grammaire générale de Port-Royal, qui paraissais à cette époque (28 avril 1660), demandait la même réforme, mais avec des correctifs, des réserves dont ces dames n’avaient cure : « Tout ce que l’on pourroit faire de plus raisonnable, y lisait-on, seroit de retrancher les lettres qui ne servent de rien, ny à la prononciation, ny au sens, ny à l’analogie des langues, » et la Grammaire ajoute : « comme on a déjà commencé de le faire ».

En effet, on avait commencé de le faire, et bien des fois, depuis Ramus ; ces tentatives isolées s’étaient produites sans autorité, et ce n’étaient pas les obscurs personnages dont parle Somaize qui pouvaient avoir raison de l’usage. Mais cet usage même finit par arriver à la simplification orthographique qu’elles avaient rêvée, sans que l’on puisse attribuer à personne, pas $XLIX$ même à elles, l’honneur de l’entreprise. Si donc on en vint à écrire *tête*, *auteur, défunt, répondre, flûtes, maréchal, vû, trésors, âge, être, maître, avis*, *avocat*, et cent autres, au lieu de *teste*, *autlieur, deffunct*, *respondre, flustes, mareschal, veu, thresors, aage, estre, maistre, advis, advocat*, il n’est pas plus juste de leur en faire honneur, qu’il ne serait permis de leur reprocher l’échec des formes *résonne* pour *raisonne*,et *dî-je, présentiment, éficace, seûrté, tréze, parêt, grans*, *enthousiâme, jûner, catéchîme, rédeur, calité*, *éfets, vieu, atten*, qu’elles avaient également proposées et que l’usage refusa de consacrer. On a attaché beaucoup trop d’importance à ce que l’on a appelé l’orthographe des Précieuses : avant-elles, beaucoup de formes, notées par Somaize, avaient été risquées, deci delà, notamment dans les poésies de Théophile, Lyon, 1630, dans les *Lettres* de Costar, 1658, etc. ; par contre, longtemps après elle, et encore même de nos jours, on retrouve des formes qu’elles avaient condamnées.

## VII. *Précieuses* et femmes savantes au xviie siècle et au xixe.

Tout en reconnaissant que Molière a été forcé, par les exigences du théâtre, d’exagérer beaucoup le langage qu’il prête aux Précieuses ridicules, et que Somaize leur prête, après lui, dans ses Dictionnaires, nous sommes loin de lui reprocher ses attaques et de présenter leur défense ; mais, la distinction étant faite entre ces *Précieuses ridicules* dont il a justement raillé le parler prétentieux, trop souvent énigmatique, et les *véritables Précieuses* dont personne autant que lui n’a contribué à propager la langue, à répandre $L$ les néologismes ; son arrêt aussi étant acquis contre ces *Femmes savantes* qui négligeaient les soins de leur ménage par amour du grec, des vers sottement galants et d’une dangereuse philosophie, nous sera-t-il permis de dire que le temps présent n’a rien qui nous empêche de regretter ces ruelles d’où la politique était bannie ; où les écrivains étaient reçus avec une complète égalité, avec les plus sympathiques attentions par les personnages les plus qualifiés ; où les auteurs lisaient leurs ouvrages avant de les publier, et leurs pièces avant la représentation ; où ils trouvaient des conseils utiles et une protection efficace ; où se formait le goût dans le choix des pensées et des expressions ; où la langue était l’objet d’un tel respect et de telles études que toute expression nouvelle y était discutée, toute alliance de mots sévèrement pesée et examinée ? Où trouverons-nous, je ne dis pas aujourd’hui, mais dans tout le cours de ce siècle, un salon qui ait rendu à la langue, à la littérature, aux écrivains, autant de services que les ruelles dont se moquent ceux-là seuls qui ne savent pas distinguer, à deux cents ans de distance, celle de Mme de Rambouillet de celle de Mlle Lanquest, celle de Mme de Sévigné de celle de Mlle Espagny, celle de Mme de La Fayette de celles de Mlles Bobus ou Bombon[[38]](#footnote-38) ?

Un rapprochement se présente à notre esprit : deux pièces écrites de nos jours, — pour ne pas parler des $LI$ imitations antérieures[[39]](#footnote-39), — rappellent les *Précieuses ridicules* et les *Femmes savantes*: nous voulons dire les *Précieuses du jour*, par M. Emile Villars, et le *Monde où l’on s’ennuie*, par M. Edouard Pailleron.

Les *Précieuses du jour*, imprimées en 1866, n’ont pas été représentées ; et pourquoi ? Laissons l’auteur nous dire et l’objet de sa pièce, et les motifs de l’interdiction :

« De plus en plus frappé du ton de mauvaise compagnie et du langage étrangement libre, — de l’argot, tranchons le mot, — qui, de l’atelier, du club, des boudoirs interlopes, par une contagion chaque jour plus subtile, s’introduit dans beaucoup de salons parisiens, je m’enfermai chez moi, je pris la plume et fis ma petite comédie, que j’appelai « les *Précieuses du jour »*.

Il y a, en effet, entre les *Précieuses ridicules* et les *Précieuses du jour*, une analogie de contraires, si je puis m’exprimer ainsi.

Autrefois, les bourgeoises voulaient imiter, jusque dans le ridicule, les femmes de qualité : aujourd’hui, les grandes dames veulent imiter les petites jusque dans l’extravagance des mises, les audaces du ton et l’épicerie du langage.

Polyxène et Aminte cherchaient, il y a deux cents ans, « le fin du fin » :Totoche et Ninoche cherchent aujourd’hui « le chien du chien » ; toute la différence est là...

La défense arriva de jouer la pièce… parce qu’il y a là-dedans de l’argot. »

Entre la ruelle où Cathos et Madelon deviennent Aminte et Polyxène, et le salon où Marthe et Nina deviennent Totoche et Ninoche, où est la supériorité ? La réponse n’est pas douteuse ; et si, dans deux siècles, la comparaison est faite entre le langage des *Précieuses ridicules* ou des *Précieuses du jour*, que pensera-t-on de notre dix-neuvième siècle ?

Pénétrons, à la suite de M. Pailleron, dans le $LII$ *Monde où l’on s’ennuie*: nous y trouverons la politique, l’intrigue et l’ambition ; la science n’est pas le but poursuivi : c’est un moyen pour arriver ; autour du savant, ce n’est pas elle qu’on recherche, c’est,1e savant lui-même : il n’est ni pédant ni crasseux, mais élégant et gracieux. Qu’un poète vienne : c’est devant les fauteuils vides qu’il lira sa pièce. O Corneille ! combien plus on s’intéressait à vos tragédies, quand vous alliez les soumettre au jugement d’Arthénice, et combien plus sincère était la bienveillance qu’on vous témoignait !

Mieux que toutes nos paroles, ces deux exemples, les *Précieuses du jour*, le *Monde ou l’on s’ennuie*,feront toucher du doigt la différence des deux époques, si on les compare au point de vue de la langue, des œuvres littéraires et scientifiques, de la protection accordée au talent pour le seul talent.

Nous arrêterons donc ici cette longue étude sur une société, sur des mœurs littéraires qui ne reviendront plus, et nous reprenons une des pièces qui ont été le point de départ de ce travail.

## VIII. La comédie des *Précieuses ridicules*.

Les *Précieuses ridicules* furent jouées pour la première fois le mardi 18 novembre 1659, avec *Cinna*, de Corneille ; le prix des places au parterre étant resté fixé à quinze sols, la recette totale ne s’éleva qu’à 533 francs : c’était cependant de beaucoup la plus forte recette de la troupe, qui, depuis ses débuts au Petit-Bourbon (24 octobre 1658), n’avait dépassé le chiffre de 300 livres que cinq fois, savoir : le 5 juillet 1659, 320 livres *(Sanche Panse)*, le 20 juillet, 305 $LIII$ liv. *(Dépit amoureux*), le 3 août, 393 liv. *(L’Héritier ridicule*), le 28 octobre, 370 liv. (*Dépit amoureux)*, le 11 novembre, 300 livres *(Cinna)*.

La représentation eut donc un grand succès, et ce succès ne fut dépassé que le dimanche 23 novembre, à la première représentation de *Pylade et Oreste*, pièce de La Clairière.

La Grange constate la faveur du public dans sa Préface de l’édition de 1682 : « En 1659, M. de Molière fit la Comédie des Précieuses ridicules. Elle eut un succès qui passa ses espérances. Gomme ce n’estoit qu’une piece d’un seul acte qu’on representoit après une autre de cinq, il la fit jouer le premier jour au prix ordinaire : mais le peuple y vint en telle affluence, et les applaudissements qu’on luy,donna furent si extraordinaires qu’on redoubla le prix dans la suite : ce qui réussit parfaitement à la gloire de l’auteur et au profit de la troupe. »

Malgré ce succès, la seconde représentation ne fut donnée que le 2 décembre, après un intervalle de quinze jours. Si l’on n’avait que le *Récit de la Farce des Précieuses* par Mlle Desjardins, on pourrait croire que Molière voulut apporter à sa pièce les modifications que l’on remarque entre les *Précieuses* et le *Récit*; mais ces modifications peu importantes ne pouvaient arrêter si longtemps une reprise. Que s’était-il donc passé ? Somaize nous l’apprendra, dans les *Prédictions* rétrospectives de son *Grand Dictionnaire*:

« XX. Les Pretieuses se verront dans une consternation fort grande lorsque les- Ausoniens (les comédiens italiens) se serviront de leur nom pour attirer le monde dans leur cirque au théâtre du Petit Bourbon) et puis pour rendre leurs spectacles plus agreables (en jouant la pièce de l’abbé de Pure).

XXI. En ce temps, la connoissance qu’elles auront que $LIV$ Prospere (1’abbe de Pure) n’aura voulu attaquer que les fausses Pretieuses dans le jeu du cirque (la Comédie) qu’il aura composée, rendra le calme à leurs esprits. Fausses Pretieuses en déroute.

XXVI. Les Pretieuses seront de nouveau inquiétées en l’an 1659 par où elles l’avoient esté quelque temps auparavant, c‘est à dire parce que leur nom servira une seconde fois à attirer le monde dans le cirque des Grecs (troupe de Molière[[40]](#footnote-40)), comme auparavant dans celuy des Ausoniens troupe de Scaramouche). Grand concours au cirque (au Petit-Bourbon) pour y voir ce que l’on y joue sous leurs noms.

XXVII. Elles intéresseront les galands à prendre leur party. Un alcoviste de qualité interdira ce spectacle pour quelques jours. Nouveau concours au Cirque (au Petit-Bourbon) lorsqu’elles reparoîtront. »

De ces lignes nous retenons ce seul détail, que si la pièce de Molière fut suspendue pendant quelques jours, c’est par l’influence d’"un alcoviste de qualité, » dont nous n’avons pu découvrir le nom. — Quoi qu’il en soit, le 2 décembre la pièce de Molière fut reprise, et l’histoire des représentations de sa pièce est un chapitre intéressant de l’histoire littéraire de cette époque. — Nous avons laissé la recette, le 18 novembre, à 533 liv. ; poursuivons :

« Mardy, 2 déc. — *Alcionée* (par du Ryer) et les *Pretieuses*, à l’extraordinaire, 30 s. (au parterre, au lieu de 15 s.). 1,400 l.

Vendredy, 5 déc. — *Bodoguae* (Corneille), *Pretieuses* 1.004.

Samedy, 6 déc. – *Le Cid*, *Prétieuses*. 730.

Dimanche, 7 déc. – *Le Cid*, *Prétieuses*.1,000.

Mardy, 9 déc. – *Les Horaces* et *Prétieuses*. 867.

Vendredy, 12 déc. – *Zénobie* ( de Magnon). 125. »

Le public ne voulait que les *Précieuses*; ni Magnon, avec *Zénobie*, ni Molière lui-même, avec le *Dépit* $LV$ *amoureux* ne pouvaient lutter contre une telle faveur ; qu’on en juge :

« Dimanche, 14 déc. – *Zénobie*. 285 l.

Mardy, 16 déc. - *Zénobie*. 100.

Vendredy, 19 déc. — *Zcnobie*........UN FOUR.

Dimanche, 21 déc. – *Le Dépit amoureux*. 281.

Mardy 23 déc. - *Le Dépit amoureux*. 180. »

Mais alors les *Précieuses* reparaissent :

Vendredy, 26 déc. — *Zénobie, Pretieuses*.… 1,2001.

Samedi 27 déc. – *Zénobie, Prétieuses*. 385.

Dimanche, 28 déc. - *Zénobie, Prétieuses*. 749.

Mardy 30 déc. – *Le Dépit amoureux*. 60.

Nous ne poursuivrons pas ce dépouillement du registre de La Grange ; bornons-nous à constater que, dans le mois de janvier 1660, les *Précieuses* eurent douze représentations sur quatorze, et donnèrent 7,714 liv. de recette, soit près de 643 liv. par représentation ; — en février, sept représentations sur quinze produisirent 4,386 liv., soit 628 liv. chacune[[41]](#footnote-41) ; — en mars, jusqu’au 12, date de la clôture annuelle, à cause de la semaine sainte, cinq représentations sur sept donnèrent seulement 1,385 liv., soit une moyenne de 277 liv. ; mais on était en carême.

Combien les autres spectacles étaient loin de servir aussi bien que celui-là les intérêts de la troupe ! — En janvier, le 14 et le 30, la recette ne fut que de 216 et 300 liv., moyenne 273 liv. ; en février, pour huit représentations, sans les *Précieuses*, la recette $LVI$ n’atteignit, en moyenne, que 278 liv. ; — en mars, pour deux représentations, 88 liv., soit, en moyenne, 44 liv.

Les *Précieuses ridicules* ne furent plus jouées que rarement, après Pâques, neuf fois seulement jusqu’au 11 octobre 1660, jour où fut commencée la démolition de la salle du Petit-Bourbon ; « La vraye et fausse Pretieuse », comédie de Gilbert, probablement en cinq actes, puisqu’elle était jouée seule, se partagea le théâtre avec *Sganarelle* et quelques autres pièces.

Mais *Les* *Précieuses ridicules*, exilées de la scène, ne furent pas perdues pour les admirateurs de cette satire si franche, si vive, d’un comique si heureusement soutenu : Molière eut souvent à la jouer en visite, soit à la Cour, soit dans le monde de la Cour, où Ton s’amusait fort de ces prétentions au bel-esprit : ainsi, le 4 février 1660,1a troupe, qui n’avait, jusque-là, jamais joué « en visite » chez les particuliers, donna *L’Étourdi* et les *Précieuses*, le soir, chez M. de Guénegault, trésorier de l’Épargne ; même spectacle, le 10, chez M. Le Tellier ; le 4 mars, chez Mme Sanguin, à la place Royale, aux frais de M. le Prince ; le 8, chez le chevalier de Gramont ; le 10, chez la Male de l’Hôpital ; le 7 mai, chez le sévère Arnauld d’Andilly. Passons au mardi 26 octobre : La Grange enregistre la curieuse mention qui suit :

« Le mardy, 26 octobre. — *L’Estourdy* et les *Prétieuses* au Louvre chez son Eminence M. le card. Mazarin qui estoit malade dans sa chaize. Le Roy vit la comédie debout, incognito, appuyé sur le dossier de lad. chaize de son Em., et rentroit de temps en temps $LVII$ dans un grand cabinet. Sa Majesté gratifia la troupe de trois mille livres. »

Cette haute faveur était la consécration définitive du succès. Que si l’on demande maintenant quelle influence la Comédie de Molière eut sur les ridicules qu’il visait, nous dirons que les avis furent partagés ; pour les uns, pour Ménage par exemple, les fausses Précieuses ne se relevèrent pas du coup ; pour Robinet, l’auteur du *Panégyrique de L’École des Femmes*, qui écrivait en 1664 : « On avoit cru cet idiome precieux entièrement destruit ; mais il est plus en regne que jamais. Vous voyez comme Zoïle (Molière) l’a remis sur le theatre dans sa Critique, où ceux-mesmes qui font semblant de le condamner le parlent autant que les autres ; et je vous asseure que la plus part des femmes prennent plaisir à luy redonner la vogue. »

Ce qui est certain, c’est que c’est à Molière seul qu’est due l’importance prise dans l’histoire littéraire par les *Précieuses* qui, sans lui, et en dépit de l’abbé de Pure, auraient passé inaperçues, comme, avant 1650, les *Prudes* et les *Feuillantines*, ou, après 1660, les *Illustres*; ce qui est certain encore, c’est que, après la pièce de Molière, le mot *précieuse* suffit, seul, pour désigner une *précieuse ridicule* et ne fut plus employé qu’en mauvaise part ; ce qui est certain enfin, c’est que nous n’avons plus, après les *Précieuses ridicules*, aucune preuve que le langage qui leur est prêté par Molière, ait été parlé, si ce n’est dans le premier Dictionnaire de Somaize, publié deux mois après la première représentation, et qui reproduit les phrases de Cathos et de Madelon ; le second Dictionnaire publié en juin 1661, et qui signe la plupart des locutions $LVIII$ citées, en a beaucoup moins de ridicules quant à celles que Robinet reproche à Molière, nous avons longuement démontré qu’elles avaient été empruntées à un tout autre milieu que celui où Mlle Lanquest et Mlle Espagny démembraient les vers de Corneille pour les travestir. Nous le répétons, d’ailleurs ; même le langage de celles-ci avait été outré par Molière pour les besoins de la scène, et l’auteur de la préface qui précède le second Dictionnaire de Somaize, reconnaît que « ces aimables personnes que Mascarille (Molière) a traitées de ridicules le sont en effet sur son théâtre par le caractère qu’il leur a donné, et qui n’a rien qu’une personne puisse faire naturellement à moins que d’être folle ou innocente. »

Molière avait donc fait pour les Précieuses ce que certaines d’entre elles avaient fait pour Corneille : leur procédé commun n’était autre que celui de Bary lorsque, sous le nom de du Peschier, il donna « *la Comédie de la Comédi*e », formée de phrases prises, par lambeaux, dans Balzac, et presque toujours dénaturées. Le ridicule n’en était que plus facile à saisir et à exploiter : aussi la Comédie de Molière eut-elle pour effet de provoquer contre les Précieuses toute une avalanche de petites pièces comme les deux *Dictionnaires* de Somaize, ses *Véritables Précieuses* et son *Procès des Précieuses*, la *Déroute des Précieuses*, le *Ballet des Précieuses*, etc., et même la traduction en vers de la Comédie de Molière, traduction faite par Somaize, et dont nous avons eu à citer quelques extraits.

Nos notes, notre Lexique compléteront ce que la présente étude peut laisser à désirer ; nous y avons joint la musique de l’*Impromptu* de Mascarille, la $LIX$ ritournelle des violons, et enfin la *carte de Tendre*, reproduite d’après l’original gravé pour la *Clélie* de Mlle de Scudéry ; la carte était utile pour comprendre les tirades de Madelon et de Cathos à la scène IV ; la musique, pour rappeler le souvenir de l’un des Mascarille qui ont le mieux interprété Molière ; l’air des violons, enfin, pour satisfaire les curieux et ajouter à notre édition un nouvel intérêt. Nous ne pourrons jamais trop faire pour reconnaître la bienveillance avec laquelle ont été accueillies nos publications de *Tartuffe*, de *L’Avare* et du *Misanthrope*; aussi n’avons-nous rien négligé pour rendre nos éditions des *Précieuses ridicules* et des *Femmes savantes* dignes des encouragements qui nous ont été accordés et pour justifier une faveur qui est notre plus précieuse récompense.

Ch. – L. Livet.

Vichy, 4 novembre 1883.

|  |  |
| --- | --- |
| Corps de texte (prose) | Corps de texte |
| Corps de texte (vers ; 1 vers = 1 paragraphe ; séparer les strophes par une ligne de blanc) | <l> |
| Séparateur (type astérisque(s), souvent centré) | <ab> |
| Titre hiérarchique (niveau 1) | Titre 1 |
| Sous-titre (niveau 1) | h1.sub |
| Titre hiérarchique (niveau 2) | Titre 2 |
| Sous-titre (niveau 2) | h2.sub |
| Titre hiérarchique (niveau 3) | Titre 3 |
| Sous-titre (niveau 3) | h3.sub |
| Titre hiérarchique (niveau 4) | Titre 4 |
| Sous-titre (niveau 4) | h4.sub |
| Titre non hiérarchique (généralement centré : \*, \*\*\*, Fin du premier acte, etc.)  + dans un ouvrage en prose (non spécifiquement théâtral) : locuteur d’une pièce de théâtre ou d’un dialogue | <label> |
| Mention de date, de temps ou de lieu (dans une lettre, une préface, etc.) | <dateline> |
| Auteur du texte dans un collectif, une revue, etc. (Par….) | <byline> |
| Epigraphe | <epigraph> |
| Signature de l’auteur (préface, lettre) | <signed> |
| Citation en prose (niveau paragraphe) | <quote> |
| Citation en vers (niveau paragraphe ; séparer les strophes par une ligne de blanc) | <quote.l> |
| Citation dans le corps de texte (niveau caractères) | <quote.c> |
| Numéro de page (niveau caractères) | <pb> |
| Formule dans une lettre, une préface (Monsieur, Madame, Soyez assuré…, etc.)  Dédicace courte en début d’ouvrage/de poème/d’article [attention, | <salute> |
| Post-scriptum dans une lettre, une préface | <postscript> |
| Référence bibliographique | <bibl> |
| Contenu de tableau | Contenu de tableau |
| Acte dans une pièce de théâtre | Acte |
| Scène dans une pièce de théâtre | Scène |
| Locuteur dans une pièce de théâtre ou un dialogue (niveau paragraphe) | <speaker> |
| Didascalie dans une pièce de théâtre (paragraphe) | <stage> |
| Didascalie (niveau caractères) | <stage.c> |
| Résumé en début de chapitre | <argument> |

1. Nous avons écrit déjà deux notices sur la société précieuse ; l’une en 1866, en tête du *Dictionnaire des Précieuses* de Somaize, 2 vol. — (*Biblioth*. *Elzév*.) ; l’autre, en 1869, en tête de notre ouvrage intitulé *Précieux et Précieuses* (1 vol in-8°, Paris, Didier) : nous ne les avons pas relues, afin de conserver toute notre indépendance. Si donc, après vingt-cinq ans écoulés et des études nouvelles, nous sommes, sur quelques points, en désaccord avec nous-même, nous prions qu’on veuille bien ne pas s’en étonner beaucoup, ni nous en reprendre trop sévèrement. [↑](#footnote-ref-1)
2. Voy. *La Prétieuse ou le Mystère des Ruelles,* par l’abbé de Pure. — 3e part, pp 473, 490,495-496 ; et le *Moliériste,* 2e année, pp. 139-142 ; article de M. Jules Couët. [↑](#footnote-ref-2)
3. Voici le titre exact et complet de ce curieux ouvrage, imprimé à Gènes en 15959, 1 vol. in-4° : « La Ghirlanda della contessa Angela Bianca Beccaria, contesta di madrigali di diversi autori, raccolti e dichiarati dal sig. Stefano Guazzi, gentil’uomo di Casale di Monferrato, ove s’introducono diverse persone a ragionare : nella prima giornata, delle frondi, nella seconda, dei fiori, nella terza, dei frutti intrecciati in essa gbirlanda ». — 537 pp. [↑](#footnote-ref-3)
4. Voy. à ce sujet la Rhétorique de Cary, au chapitre des *Épithètes*. On y lit des phrases comme celle-ci, qui nous montrent l’emploi de certains attributs donnés à des mots d’un emploi plus ou moins fréquent. [↑](#footnote-ref-4)
5. ) Somaize, t. I de notre édit., p. 63. — *Galerie des Portraits* de Mlle de Montpensier, publ. par M. Ed de Barthélémy, p. 77. [↑](#footnote-ref-5)
6. Somaize, t. I, p. 93. [↑](#footnote-ref-6)
7. *Ibid*.*,* p. 94. [↑](#footnote-ref-7)
8. *Ibid*.*,* p. 94. [↑](#footnote-ref-8)
9. *Ibid*.*,* p. 110. [↑](#footnote-ref-9)
10. *Ibid*.*,* p. 110. [↑](#footnote-ref-10)
11. *Ibid*.*,* p. 173. – *Artamène ou le Grand Cyrus*, Xe partie, p. 561. – Balzac avait dit, près de vingt ans auparavant : «  Vous avez fait l’anatomie des plus secrettes partie de vostre âme. » - *Lettre de Bazac à Chapelain*, édit. 1639, p. 181, 4 août 1689. [↑](#footnote-ref-11)
12. *Ibid*.*,* p. 201. — Cf. *Clêlie,* 2° part., liv. 1, p. 311 : « La conversation meurt à tous moments. » [↑](#footnote-ref-12)
13. *Ibid*.*,* p. 201. [↑](#footnote-ref-13)
14. *Ibid*.*,* p. 202. [↑](#footnote-ref-14)
15. *Ibid*.*,* p. 211. [↑](#footnote-ref-15)
16. *Ibid*.*,* p. 212. [↑](#footnote-ref-16)
17. *Ibid*.*,* p. 227. [↑](#footnote-ref-17)
18. *Ibid*.*,* p. 228. *Œdipe*. Voy. plus loin, p. 38. [↑](#footnote-ref-18)
19. Somaize, t. I, p. 244. [↑](#footnote-ref-19)
20. *Ibid*.*,* p. 245. [↑](#footnote-ref-20)
21. N*ouv*. *allégoriq*. *ou hist*. *des derniers troubles arriva au royaume d’Éloquence*.—1638, 2e éd., p. 117. [↑](#footnote-ref-21)
22. *Galerie des Portraits*.… p. 374. [↑](#footnote-ref-22)
23. *Poés*. *div*. Collect. des Gr. Ecriv, t. X, p. 27. [↑](#footnote-ref-23)
24. *Galerie des Portraits,* p. 139. [↑](#footnote-ref-24)
25. *Galerie des Portraits,* p. 105. [↑](#footnote-ref-25)
26. *OEuv*. *div*.*,* Paris, Quinet, 1664, p. 95. [↑](#footnote-ref-26)
27. *Lettres de Phyllarque à Ariste,* 1re partie, Paris, Buon, 1628, p. 190. [↑](#footnote-ref-27)
28. *Let*. *de Phyllarque,* 2e partie, 3e édit., Paris, Buon, 1629, p. 210. [↑](#footnote-ref-28)
29. F. Ogier, *Apol*. *pour M*. *de Balzac*, édit. de Rouen, Maury, 1663, p. 143. [↑](#footnote-ref-29)
30. Œuvres de Segrais, 1733, t. II, p. 159. [↑](#footnote-ref-30)
31. Sorel, ouvr. cité, p. 393. [↑](#footnote-ref-31)
32. ld. *Ibid*., p. 373. [↑](#footnote-ref-32)
33. Id. *Ibid*.*,* p. 361. [↑](#footnote-ref-33)
34. Le P. Bouhours, *Les Entretiens d’Ariste et d’Eugène*, 1671. — 3e éd., 1673, pp. 167-139 [↑](#footnote-ref-34)
35. Panégyrique de L’*École des Femmes*, Paris, Sercy, 1661. Kdit. Paul Lacroix, p. 27. [↑](#footnote-ref-35)
36. Nous avons cité tous ces passages d’après nos éditions. — En voici d’autres qui présentent des néologismes analogues : Dans *l’École des Maris,* Ergaste, un valet, dans une tirade de vingt-deux vers, a placé les locutions suivantes, toutes nouvelles et de la langue des véritables Précieuses : avancer les *affaires*; *—*C’est mon moindre *talent*;—ces maris *fâcheux*;—ces brutaux *fieffés*;—*pousser* les choses. — Acte I, sc. IV.

    Dans la *Critique de l’École des Femmes*:

    « *Très humble servante au bel esprit* ; — *les visites qu’il vous faut essuyer* ; — on *le tourne en plaisanterie*, Sc. 1. — *Une furieuse* aversion, — *faire justice* ; — *façonnière* ; — *faire fête de*..., Sc. II. — *Tourner* les choses ; — celles qui font tant de *façons* ;

    — les *mines* qu’elles affectent ; — les *détournements* de tète ; — *tachements* de visage ; — le plus *joli* du monde ; — *ajustement* ; — *air de qualité*, Sc. III ;

    — *Écervelé*, Sc. IV. Ces Messieurs *du bel air* ; — leurs *manières* extravagantes ; — celle-ci *pousse* *l’affaire*, Sc. V. — Une matière que nous *poussions* ; — *pousse*, mon cher marquis, *pousse* ; — c’est un *ridicule* qu’il fait parler ; — *entrer dans le ridicule* ; — *manières d’esprit* ; — *ménagements de pensée*, Sc. VI.

    Dans *L’École des Femmes*, têtes *éventées*, III, III ; — la faveur de quelque bonne *étoile* ; — ouvrir quelque moyen, III, IV. — Un jeune *éventé*, IV, VIII.

    — *Sur le pied* de nous être fidèle, IV, VIII, etc., etc. [↑](#footnote-ref-36)
37. *Connnoiss*. *des Livres,* 1671, p. 371. [↑](#footnote-ref-37)
38. Sainte-Beuve a dit très justement, eu parlant de la différence d’appréciation qui vient de la différence des temps : « Rappelons-nous que ce qui est manifeste aujourd’hui et pleinement sorti à nos yeux, était alors assez embrouille pour les contemporains, et à demi-couche dans la mêlée, non encore dégagé et distinct. » *Port-Royal,* liv. VI, ch. VII, 3e édit. p. 485. [↑](#footnote-ref-38)
39. *Les Bourgeoises de qualité*.—*La Fille savante*.—*La Coquette,* etc. [↑](#footnote-ref-39)
40. La clé dit à l’hôtel de Bourgogne. — Tout ce qui précède ou suit montre l’erreur. [↑](#footnote-ref-40)
41. Le Registre de La Grange, après avoir donné le mercredi 23 février, donne le vendredi 27 et le dimanche 30 février. Il faut lire : vendredi 27, et dimanche 29, l’année étant bissextile. — La recette du 22 doit être grossie de 88 livres perçues le 23 février. [↑](#footnote-ref-41)